



5-2014

## **L'imaginaire d'Albert Cossery – une modalité de transcender le temps et l'espace**

Lavinia Adina Horner

*University of Tennessee - Knoxville, lhorner4@utk.edu*

Follow this and additional works at: [https://trace.tennessee.edu/utk\\_gradthes](https://trace.tennessee.edu/utk_gradthes)

 Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

---

### **Recommended Citation**

Horner, Lavinia Adina, "L'imaginaire d'Albert Cossery – une modalité de transcender le temps et l'espace. " Master's Thesis, University of Tennessee, 2014.  
[https://trace.tennessee.edu/utk\\_gradthes/2723](https://trace.tennessee.edu/utk_gradthes/2723)

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at TRACE: Tennessee Research and Creative Exchange. It has been accepted for inclusion in Masters Theses by an authorized administrator of TRACE: Tennessee Research and Creative Exchange. For more information, please contact [trace@utk.edu](mailto:trace@utk.edu).

To the Graduate Council:

I am submitting herewith a thesis written by Lavinia Adina Horner entitled "L'imaginaire d'Albert Cossery – une modalité de transcender le temps et l'espace." I have examined the final electronic copy of this thesis for form and content and recommend that it be accepted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts, with a major in French.

Douja M. Mamelouk, Major Professor

We have read this thesis and recommend its acceptance:

John B. Romeiser, Sebastien Dubreil

Accepted for the Council:

Carolyn R. Hodges

Vice Provost and Dean of the Graduate School

(Original signatures are on file with official student records.)

L'imaginaire d'Albert Cossery – une modalité de transcender le temps et l'espace

A Thesis Presented for the

Master of Arts

Degree

The University of Tennessee, Knoxville

Lavinia Adina Horner

May 2014

## Acknowledgments

“I can do all things through Christ who strengthens me.” – Philippians 4:13, NKJV

I wish to express my sincere gratitude to Professor Douja Mamelouk for her continuous support and for her insightful advice during the process of writing my thesis. Dr. Mamelouk introduced me to Arab francophone literature during my graduate studies and guided me to the literary path I wished to follow.

I would like to thank the Tunisian writer Ali Bécheur for his reviews, and for his continuous encouragement. He offered me feed-back after each chapter that I wrote, and he shared his opinions on the topics that I approached.

I would also like to acknowledge the help I got along the years from my committee members Professor John Romeiser and Professor Sébastien Dubreil. They also offered me feed-back and helpful comments on my thesis.

To my entire family, thank you for being my daily support!

## Abstract

This thesis offers an analysis of the works of Albert Cossery, an Egyptian writer who wrote novels in French, even though all of them – with the exception of a single book – describe only the country he left behind – Egypt. In order to continue to live mentally in « Egypt » while in Exile, and to cope with the malady of nostalgia, he recreated his own Egypt in his books with the help of the five senses, which made this imaginary Egypt plausible. He also played the role of his characters, thus defying time and space. Although he did not mentally live in France or in Egypt, he existed in the story he imagined and, according to him, through the characters that represented him. Time and space were no longer barriers to him, as his writing transcended both.

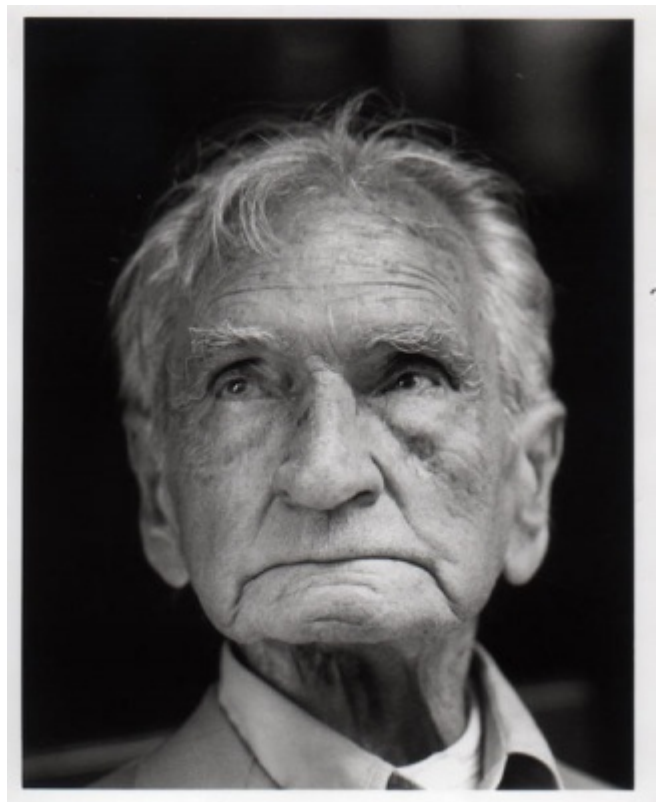
The five senses attune us to the world. They are the gateway to the exterior, and they help human beings acknowledge their surroundings. Moreover, they validate the world for us. Albert Cossery's works become a body attuned to the world, and Cossery helps us become aware of the world he describes - Egypt: the land he sees and hears from his past. Through the prism of his own past experiences, we are able to discover the habits, verbal patterns, beliefs, struggles and hopes of the Egyptian people. Albert Cossery's work thus becomes a clear reflection of Egypt, and the carrier of its ancient culture.

Albert Cossery, through characters chosen from among the poor - the underground - builds pyramids all over again. In his works, it is the Egyptian people who mirror and convey the image and the culture of their country. In the past, Egyptian kings gave the orders, but, just like in Cossery's works, it was the Egyptian people who toiled, and their efforts brought to life one of the eternal image of a fascinating Egypt – the pyramids.

## Preface

Les œuvres d'Albert Cossery – l'univers où le temps s'arrête et on admire le spectacle du monde « L'heure ? dit-il. Par Allah ! je ne sais pas. Je n'ai pas de montre. Tu es pressé ? »

Les fainéants dans la vallée fertile (26)



## Table of Contents

<b>Introduction.....</b>	<b>1</b>
<b>Chapitre 1: La vue.....</b>	<b>5</b>
<b>Chapitre 2 : L’ouïe.....</b>	<b>22</b>
<b>Chapitre 3 :L’odorat.....</b>	<b>37</b>
<b>Chapitre 4 : Le goût.....</b>	<b>46</b>
<b>Chapitre 5 : Le toucher.....</b>	<b>53</b>
<b>Conclusions.....</b>	<b>61</b>
<b>Notes.....</b>	<b>64</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>66</b>
<b>Vita.....</b>	<b>70</b>

## Introduction

Albert Cossery a quitté son pays natal, l'Égypte, à l'âge de 17 ans et il s'est établi en France en 1945 à l'âge de 32 ans. Il a continué de vivre à l'étranger jusqu'à la fin de sa vie. Il utilise ce qu'il connaît sur l'Égypte réelle (les expressions que les gens utilisent, les images/odeurs/nourriture spécifiques) pour créer – à l'aide de ses cinq sens – une Égypte imaginaire, mais plausible. Dans ses livres, il crée sa propre Égypte pour continuer à y vivre. Il parle souvent du spectacle du monde parce qu'il devient le metteur en scène agile d'une pièce de théâtre dont il est aussi l'acteur. Dans l'article intitulé *Colors of infamy*, Alison Waters affirme: « Cossery .... belongs to no country other than that of the novelist. » (165) Alors, Cossery crée son propre univers où il continue à vivre ; le passé est lié au présent et son écriture lui permet de transcender le temps et l'espace.

Dans son livre *Les couleurs de l'infamie*, Cossery se sert du visuel et il nous présente l'image d'une maison comme une métaphore de son pays natal, l'Égypte. Cossery s'identifie avec Ossama et il nous dit qu'Ossama a quitté la maison de son père parce qu'elle lui a paru instable « À chaque instant elle peut s'écrouler.... » (560) Il prie son père de la quitter aussi, mais le vieil homme est aveugle – aussi une métaphore qui suggère l'incapacité des autres de ne pas voir la situation de l'Égypte – et il refuse de le faire « Si cette maison doit s'écrouler un jour, elle le fera par sa seule décision .... C'est là que je vivrai jusqu'à ma mort. Je ne veux pas mourir à l'étranger. » (561) Cossery se sent coupable d'avoir quitté son pays natal, il croit que son père a éprouvé du ressentiment contre lui à cause de son départ. Alors, sa manière d'adoucir sa nostalgie et ses peurs est de créer son propre monde égyptien à l'aide des cinq sens ; un monde où il peut voir les mendiants au coin de la rue, où il peut sentir l'odeur de la



mer et de la nourriture spécifique et où il peut entendre les voix de son peuple qui lui manque.

Les êtres humains cherchent leur place dans l'univers du moment où ils arrivent dans le monde. Premièrement, grâce aux cinq sens, on est conscient de sa propre personne, alors on se rapporte à soi-même. Les sens nous aident à réaliser que nous existons, que nous sommes vivants. Descartes a affirmé : « Puisque je doute, je pense ; puisque je pense, j'existe. » Pour paraphraser, on pourrait dire : « Puisque je sens, j'existe. » Alors, au début de notre vie, les cinq sens sont la preuve de notre existence physique. Plus tard, on se pose la question : qui suis-je ? J'existe, c'est clair, mais qui suis-je ? Est-ce que les cinq sens peuvent déterminer ma perception sur le monde ? Albert Cossery est né en Égypte, mais il a écrit la plupart de ses œuvres qui décrivent l'Égypte en France. Alors, on a le souvenir qui aide à décrire le monde égyptien, mais on n'a plus la tangibilité, l'expérience directe: la distance peut déformer la réalité. Abdelwahab Meddeb, dans son livre *Printemps de Tunis. La métamorphose de l'histoire* est loin de son pays natal, il est en France et il se pose la même question : « Serais-je victime de la vue d'avion que j'emprunte souvent ? Ma perception s'est-elle déformée par la vitesse du TGV qui avale les pays et en oblitère le paysage ? » (39)

Raymond Espinose, dans son livre *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, affirme : « Pour qui sait regarder et voir, le monde offre, dans sa folie même, un merveilleux spectacle ; celui d'une vaste comédie. » (30) Albert Cossery aussi affirme dans l'article du *Magazine littéraire* : « Et je suis toujours beaucoup sorti de ma chambre : pour moi, c'est essentiel de pouvoir se lever et d'aller dans la rue pour observer le spectacle du monde. » (n.pg.) Si le monde matériel demande le bon fonctionnement des cinq sens, le monde spirituel demande-t-il également la participation des cinq sens ? Abdelwahab Meddeb, dans *Printemps de Tunis. La métamorphose de l'histoire*, affirme : « Dans la tradition spirituelle, l'expérience de Dieu est charnelle, elle passe par les sens. C'est ce que nous

enseignent les maîtres soufis. La bonne senteur révèle le paradis, elle en est la métaphore. »  
(153)

Il y a une connexion entre la religion et les cinq sens. La relation avec la divinité ne reste pas seulement sur un niveau intangible, spirituel ; elle est plus profonde, elle est sculptée dans la chair du peuple. La circoncision – le toucher de la chair – est le symbole du serment entre Dieu et les hommes. Les cinq sens ont provoqué la curiosité même dans le passé : Stacy Magedanz, dans *Cliffs Notes On Saint Augustine's Confessions* affirme qu'« Augustine examines in detail the temptation of all five senses. As Augustine remarks in the first half of Book 10, it is through the senses that humans receive knowledge of the world and begin to form the images of memory. » (69) Les sens sont alors la porte ouverte qui nous offre l'accès dans un certain univers – l'univers matériel. Ils sont utilisés pour décrire la relation de l'être humain avec soi-même, pour l'aider à se définir ; ils sont aussi utilisés pour décrire le monde qui l'entoure et le spectacle de ce monde et ils aident aussi à définir la relation homme-Dieu.

Les écrivains qui sont loin de leur pays doivent adopter des techniques différentes pour décrire le monde qu'ils ont laissé derrière eux : ils sont privés de l'expérience directe, donc ils doivent se servir plus de leur mémoire. Raymond Espinose, dans son livre *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, affirme : « Le recueil de nouvelles et les sept romans publiés par Albert Cossery ont tous ou presque pour décor l'Égypte où, pourtant, le romancier ne vécut vraiment que le temps de son enfance et de son adolescence. » (9)

Albert Cossery demeura-t-il fidèle au monde égyptien qu'il décrit dans ses œuvres ? Est-ce que son sixième sens l'aidera ? Dans l'œuvre de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, ce sont les sens qui déclenchent la mémoire : Marcel goûte la madeleine et il se souvient de son enfance. Dans le cas d'Albert Cossery, c'est l'inverse : il utilise sa mémoire

pour ranimer ses sens, pour « sentir » et « voir » l'Égypte. L'écriture est aussi la preuve qu'on existe – elle laisse quelque chose de tangible pour les générations prochaines, toutes nos pensées et toute empreinte de ce que nous sommes sont conservés pour le futur : j'écris, donc j'existe. Ali Bécheur, dans son livre *Le paradis des femmes*, affirme : « Maintenant je sais à quoi ça peut bien servir d'écrire – ou je crois savoir – à te dire que je suis, pour autant que je le sache moi-même. Pour essayer de. » (18)

Dans un entretien publié dans le *Magazine littéraire* et intitulé *Albert Cossery – L'Égyptien de Saint-Germain*, Cossery a déclaré : « Je préserve mon identité orientale. Je suis comme mes personnages. » (n.pg.) Alors, Cossery a quitté l'Égypte, mais il n'a pas voulu que l'Égypte le quitte. Il l'a apporté avec lui en France et, en écrivant sur son pays natal, il a réussi à laisser un héritage littéraire pour les futures générations et il a aussi réussi de vivre – même en France – dans son Égypte imaginaire.

## Chapitre 1. La vue

La vue se projette par rapport à soi-même, par rapport au monde extérieur, matériel (y compris les autres), et par rapport au monde spirituel, intellectuel. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur soi-même, on a l'introspection et l'analyse, lorsqu'on fait attention au monde extérieur et aux autres, on a le processus d'observation, et lorsqu'on regarde en haut et qu'on y pense, on a la réflexion. La vue peut se résumer seulement à observer ce qui est évident, palpable, tangible ou peut approfondir le sens du monde quand on voit et on tente de comprendre ou faire sens de ce qu'on observe. Au moment où on réfléchit à la vue d'un objet ou d'un phénomène, on déchiffre son sens profond, on dévoile un monde intérieur caché à l'œil non initié. Dans son essai *Le moi et le ça*, Freud affirme : « Sont conscientes en principe toutes les perceptions qui viennent de l'extérieur (perceptions sensibles) ; et sont également conscients ce que nous appelons sensations et sentiments qui viennent du dedans. » (15) Dans les œuvres de Cossery, le spectacle du monde a deux facettes : une facette évidente, claire, celle du spectacle qui se passe sur la scène, visible pour les yeux de tous avec la police, les ministres, les riches et une facette cachée, obscure, celle des événements qui se passent dans les coulisses : on trouve là les mendiants, les gens qui consomment des drogues, les prostituées, les voleurs et les pauvres. Un monde ne comprend pas l'autre ; les riches ne peuvent pas comprendre les pauvres, les illettrés ne peuvent pas voir ce qui est évident pour les gens cultivés, donc la perception du monde passe par le filtre de chaque personne.

Le fameux réalisateur russe, Dziga Vertov, se décrivait dans un article écrit en 1923 - et inclus dans le livre *Ways of Seeing : Based on the BBC Television Series* - d'une manière qui convient parfaitement à Cossery « I'm an eye .... Freed from the boundaries of time and space, I co-ordinate any and all points of the universe, wherever I want them to be. My way leads towards the creation of a fresh perception of the world. Thus I explain in a new way the

world unknown to you. » (17) Dans le spectacle qu'il crée dans ses œuvres, Cossery joue aussi un rôle, peut-être un double rôle ou même plusieurs rôles. Il s'identifie – plus ou moins – avec chacun de ses personnages pour continuer de vivre, avec leur aide, comme un Égyptien dans le monde de ses nouvelles. Cossery, dans la gazette *Fenêtres Francophones pour Tous-In Memoriam Albert Cossery*, parle de ses personnages et affirme « Tous mes personnages sont Albert Cossery ! » (n.pg.) Alors, même si l'écrivain décrit le spectacle du monde et les autres, il finit aussi par se décrire lui-même parce qu'il est comme ses personnages, donc ses personnages le représentent. Alors, son œuvre devient autobiographique. Grâce à ses personnages, Cossery partage avec nous ses pensées, ses sentiments, ses angoisses et sa philosophie de la vie. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, Cossery ressemble à Gohar, un homme qui ne s'intéresse plus aux choses matérielles, mais qui a choisi de vivre dans la pauvreté. Cossery lui-même, a choisi de vivre dans une chambre d'hôtel et il affirmait avec fierté dans l'interview *Albert Cossery – L'Égyptien de Saint-Germain* pour *Le Magazine littéraire* qu'il a été l'ami de ceux qui « .... sont heureux, comme moi, sans carte de crédit, ni carnet de chèques .... » (n.pg.) On apprend que Gohar « était toujours dénué d'argent et qu'il ne demandait jamais rien, non par dignité, mais par simple indifférence envers les choses matérielles. » (49)

Cossery est le maître de ce spectacle du monde qu'il régit dans ses livres, il est un magicien habile qui se sert de l'illusion pour donner à une scène de sens multiples : on croit qu'on comprend, mais on réalise que ce qu'on croit est une illusion et l'action prend une autre tournure. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, on est le témoin d'un crime qui ne semble pas faire de sens : une prostituée est tuée, mais le criminel n'a rien volé. Il y a une différence de perception entre le lecteur et le personnage – au début, c'est difficile de comprendre son acte parce qu'on ne peut ni voir ni entendre ce que le criminel a cru voir et entendre lorsqu'il a commis le crime. Gohar, un homme qui, dans le passé, a

enseigné « l'histoire et la littérature dans la plus grande université du pays » (26) vient au bordel de Set Amina pour trouver Yeghen, son ami, qui lui procurait des drogues. En attendant Yeghen, il rencontre une prostituée qui ne sait ni lire ni écrire mais qui veut envoyer une lettre à son oncle. Elle demande l'aide de Gohar qui la suit dans sa chambre. Gohar est en manque de drogue et tout ce qu'il voit et entend est influencé par le désir d'obtenir la drogue. Il agit d'une manière très bizarre, mais la prostituée a cru que c'était à cause de son charme alors que, en réalité, Gohar pensait à une façon de la tuer pour voler ses bracelets qu'il croyait en or « Arnaba éprouvait un sentiment de fierté amusée ; elle ne doutait point que l'attitude bizarre de Gohar ne fût la manifestation de sa convoitise charnelle. » (35) Mais, Gohar avait besoin d'argent pour acheter sa drogue « Ces bracelets d'or avaient déclenché en lui une émotion considérable ... » (35) La fille ne représentait pour lui que le moyen d'acheter sa drogue « Un instant il se vit se jetant sur la fille pour lui arracher ses bracelets. » (35)

Cette différence de vision fournit le titre à l'œuvre *Mendiants et orgueilleux* et cause le crime. Le mendiant – Gohar – voit l'argent et l'orgueilleuse – Arnaba – voit le désir de l'homme qui la regarde et ne pense pas à se méfier de lui. Aussi, ce que Gohar croit qu'il voit se révèle être une illusion : les bracelets n'ont aucune valeur et il finit par tuer la jeune femme pour rien « Il venait de s'apercevoir d'une chose inouïe : les bracelets d'or n'étaient que de la vulgaire camelote. » (39) Cette scène finit par une autre image, celle de l'escalier. L'image de l'escalier est utilisée souvent par Cossery pour montrer la fin d'une étape et le commencement d'une autre. L'escalier mène en bas cette fois-ci parce que Gohar a commis un crime, alors on assiste à sa descente « Gohar descendit l'escalier lentement, sortit dans la ruelle sans aucune appréhension .... » (39)

Dans le livre *Les hommes oubliés de Dieu*, Cossery s'identifie avec Chaktour, avec Mahmoud et peut-être même avec Zouba, le facteur. Il se sert aussi de la vue pour décrire

ce spectacle du monde, la manière dont laquelle les gens interagissent en Égypte. Il y a ceux qui peuvent lire et se considèrent supérieurs et il y a les ignorants, ceux qui ne « voient » pas. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, Zouba, le facteur, est conscient de « son pouvoir » sur les autres : il sait lire, alors il peut dévoiler le monde inconnu inaccessible aux illettrés. Il dit : « Il n'y a pas une autre personne au monde capable de déchiffrer comme moi une adresse. » (11) L'autre, le « non-initié » Hanafi regarde et peut voir la lettre, mais il ne peut pas vraiment voir parce qu'il ne comprend pas son sens – il est analphabète, alors, dans un sens, il est aveugle : « Comme il ne savait pas lire, il lui fut impossible de reconnaître son nom sur l'enveloppe que lui présentait le facteur. » (11)

Cossery utilise le verre – les lunettes, la fenêtre – comme une sorte de loupe qui modifie et magnifie le sens d'un monde caché. Zouba porte des lunettes et il a l'allure d'un prophète qui déchiffre le sens d'un univers inconnu : «...les gens de ce quartier...tous écrasés par la sagesse émanant de sa parole, lui, le prophète, le lumineux prophète enfin reconnu. Et ses yeux, flamboyant derrière les verres de ses lunettes, lançaient des éclairs ...» (19) Cossery veut que nous passions aussi par la porte de derrière dans son Égypte imaginaire et que nous voyons son côté caché : les gens sont sous l'influence des drogues et ils vivent dans un monde des hallucinations. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, il y a un sentiment de frustration quand un personnage ne peut pas comprendre. Mahmoud parle avec Faiza et il lui raconte son rêve – il s'agit des chiens blancs et noirs qui le chassent. Ses paroles n'ont pas de sens parce qu'il est sous l'influence de drogues, mais, quand même, Faiza veut déchiffrer leur sens caché : « Pourquoi restes-tu ainsi à regarder dans le vide, dit la jeune fille... Des chiens blancs et noirs, et d'autres qui sont rouges, que signifie tout cela ? Je demanderai à Om Hanafy, elle explique très bien les rêves. Mais est-ce que tu rêves tout le temps ? À la fin es-tu un homme ou un démon ? » (35) Alors, la nature humaine a besoin de comprendre, de

déchiffrer le sens et au moment où Faiza ne peut pas le déchiffrer toute seule, elle appelle à d'autres ressources – dans ce cas, l'interprète des rêves.

Mahmoud se sert de la « vue » pour s'évader de la réalité qu'il observe autour de lui : il vit dans le monde de ses rêves. Son imagination le transporte dans le monde parfait – un four indigène : « Le fait est qu'il lui arrivait fréquemment, sous l'influence du haschich, de rêver qu'il était dans un grand four indigène. » (36) Donc, la perception de la réalité – grâce à la vue – dépend de chaque œil : quelques-uns voient seulement le monde tangible, pendant que les autres voient en profondeur ou aperçoivent un autre monde – un monde imaginaire. Cossery observe le monde autour de lui, mais il ne se résume pas à voir, il n'est pas un simple observateur – sa vue dévoile l'intérieur du monde égyptien, leur lutte, leur tristesse, leurs difficultés. Alors, la perception est relative : on peut voir très peu si on ne fait pas attention ou on peut voir beaucoup si on essaie de comprendre et de sympathiser avec les gens. Quelque fois, on peut regarder les gens et deviner s'ils sont tristes ou heureux. L'œil extérieur peut aider l'œil intérieur à comprendre le sens profond.

Cossery s'identifie avec ses personnages, il devient leur voix dans son Égypte imaginaire. Chaktour, dans le chapitre *Le coiffeur a tué sa femme* du livre *Les hommes oubliés de Dieu*, regarde son fils, mais il voit plus que l'extérieur – il voit son état d'âme, il comprend que l'enfant est triste, il comprend son amertume : « L'enfant était sale, mais beau.... Il portait sa tristesse dans tout le corps. Chaktour regarda son fils avec étonnement et pitié.... il comprenait maintenant que dans cet enfant...se formait une misère consciente et réelle dont il ne s'était pas aperçu jusqu'ici.... » (47) La pauvreté de l'Égypte réelle est aussi abordée par Cossery qui se rappelle ce que ses yeux ont vu lorsqu'il a vécu en Égypte. Il fait une distinction entre voir et comprendre dans *Les hommes oubliés de Dieu*, en se rendant compte que beaucoup de gens regardent sans voir : « Ils regardaient toutes ces belles choses de la ville avec des yeux de bêtes qui ne comprennent pas. » (53) Il parle ainsi des pauvres –



ils ne peuvent pas comprendre la richesse parce qu'elle appartient à un autre monde qui leur est inaccessible. Il y a aussi une pénurie d'effort dans ce monde luxurieux parce que les riches n'ont pas besoin de lutter pour obtenir le minimum nécessaire, ils ont de la nourriture, leurs maisons sont accueillantes et ils ont des difficultés à comprendre les pauvres quand leurs ventres sont pleins : et voilà comment, grâce à la vue, Cossery peut décrire d'une manière très subtile les différences sociales en Égypte, la rupture entre les riches et les pauvres, et, grâce à la vue, il peut aussi décrire la relativité de percevoir le monde où ils vivent. Les pauvres ne pourront jamais comprendre l'univers des riches : « Cependant, la ville regorgeait d'une multitude d'êtres, qui n'avaient rien de commun avec ce désordre et ces lumières... Ils transportaient avec eux leur quartier boueux et leur sale misère. Ils étaient visibles comme des plaies. » (53) Le livre *Les hommes oubliés de Dieu* finit par une vision du futur : l'œil intérieur voit au-delà de la misère qui domine ce pauvre quartier Égyptien, il voit s'approcher la révolte, il prédit le changement. Lorsque d'autres yeux voient le désespoir, Cossery y voit l'énergie latente qui générera un mouvement pour un meilleur avenir – la relativité de la perception « L'aube se leva sur un quartier régénéré qui n'acceptait plus la vie telle qu'elle était, mais voulait la dominer, la rendre plus hardie et plus belle. » (113)

Dans le livre *Les couleurs de l'infamie*, Cossery s'identifie le plus avec Ossama et avec Karamallah. Ossama est un homme pauvre, mais toujours élégant et il joue le rôle d'un homme riche – il prétend être un prince « Ossama est un prince, il a été élevé dans la soie et nourri au miel. » (607) Cossery lui-même a refusé toute richesse matérielle et a choisi de vivre seulement avec très peu dans une chambre d'hôtel. Mais quand même, il a toujours été élégant et habillé comme un prince. Anna Della Subin, dans *The Paris Review daily*, le décrit ainsi « The elegant Egyptian novelist, impeccably dressed, forever held fast to his routine. » (n.pg.) La vue aide à créer un monde plausible pour les personnages de Cossery – et pour Cossery lui-même car il vit à travers eux – et on devient les témoins de ce monde égyptien où

les gens sont catégorisés à cause de leur aspect extérieur aux yeux de la police. Les mendiants sont mal habillés, on évite les voleurs parce qu'on reconnaît leurs vêtements et on est à l'aise avec les riches qui inspirent la confiance grâce à leurs vêtements de bonne qualité. Alors, le voleur Ossama parle de cette gêne vestimentaire et du fait que les apparences peuvent tromper l'œil « .... il avait très vite compris qu'en s'habillant avec élégance à la manière des détrousseurs patentés du peuple, il échapperait aux regards méfiants d'une police pour qui tout individu d'aspect misérable était automatiquement suspect. » (536)

La vue nous aide aussi à connaître les moindres détails du Caire : les marchandises, les coins de rues : Cossery devient notre guide dans ce monde fascinant où il continue à vivre grâce au pouvoir de sa mémoire. Dans un entretien avec Frédéric Andrau publié par Nadia Agsous *Entretien avec Frédéric Andrau à propos de monsieur Albert*, Frédéric Andrau, un grand admirateur d'Albert Cossery, affirme « L'écriture cossérienne est photographique et très précise. Le lecteur imagine avec précision et clarté les scènes, les lieux, les personnages, les ambiances. » (n.pg.) Cossery, dans le livre *Les Couleurs de l'Infamie*, décrit minutieusement les vitrines des magasins dans la rue « Tout le long de la rue, des magasins étalaient dans leurs vitrines ... On y voyait toutes sortes d'ustensiles électroménagers, des postes de radio, des téléviseurs, des réfrigérateurs, des bijoux d'une valeur considérable ... » (539)

Cossery se sert fréquemment d'image de la glace dans ses œuvres parce qu'elle est un intermédiaire entre lui et le pays qu'il décrit : l'Égypte. La glace permet de voir, mais, toutefois, on n'a pas d'accès direct à ce qu'on observe. Dans le cas de Cossery, la glace devient une métaphore pour la mémoire parce que la mémoire est l'intermédiaire entre Cossery et l'Égypte qu'il a quittée. Tout comme les petits enfants qui voient des jouets qu'ils désirent en s'appuyant sur la vitrine, leur nez touchant la glace froide, Albert Cossery s'appuie aussi sur sa mémoire pour s'approcher de l'objet de son désir : son pays natal.

L'attribut le plus important de la glace est la transparence : elle bloque l'accès direct, mais on peut voir quand même. La mémoire n'offre pas d'accès direct sur l'Égypte, mais, grâce à son aide, Cossery peut encore, ses yeux fermés et les yeux de sa mémoire ouverts, voir le monde de son enfance et de son adolescence. Dans la *Bible* aussi, le miroir symbolise l'accès indirect parce qu'on a la distance, spatiale et temporelle, qui empêche l'accès direct à la Vérité. The New American Standard Bible, 1 Corinthiens affirme: « For now we see in a mirror dimly, but then face to face; now I know in part, but then I will know fully, as I am fully known. » (13:12) Les miroirs sont ceux qu'on consulte lorsqu'on veut obtenir l'image indirecte, mais juste de la réalité. Alors, ils nous aident à percevoir notre propre personne et le monde qui nous entoure, ils sont des sources efficaces pour nos découvertes. De la même manière, on consulte notre mémoire pour recevoir une information indirecte, enterrée dans le passé, mais quand même juste sur la réalité d'autrefois. David Cowart, dans *Literary Symbiosis : The Reconfigured Text in Twentieth –Century Writing* affirme « Of course mirrors proverbially “speak” the truth, and even the magical properties of the mirror in Snow White are merely a way of dramatizing every good mirror's true speech in the form of true reflection. » (74,75) Les œuvres de Cossery reflètent comme un miroir la réalité du monde égyptien dont il se rappelle les moindres détails. Parce que ce monde est si bien décrit, avec clarté, il donne l'impression de réalité pour Cossery qui continue à y vivre alors même qu'il est en France.

Cossery insiste aussi sur la capacité de la vue de déchiffrer le sens caché d'un message, alors elle a le pouvoir de décrypter. L'écrivain préserve son identité égyptienne même dans sa manière d'écrire le texte de ses livres : ses héros, grâce à la vue, peuvent déchiffrer les hiéroglyphes, les secrets du monde qui les entoure ; la vue et l'œil expérimenté peuvent pénétrer le sens caché des actions, des mots ou des documents. Celui qui peut lire peut découvrir, peut dévoiler les secrets. Dans son livre *Les couleurs de l'infamie*, Ossama vole une lettre qui contient des secrets « Il relut la lettre plusieurs fois avec une férocité

satisfaction jusqu'au moment où il comprit qu'il tenait entre ses mains une bombe et qu'il ignorait comment la faire exploser. » (555) L'information rend l'homme puissant et la vue lui permet de s'apercevoir du secret qui lui ouvre des portes. Le spectacle du monde est visible pour les yeux de tous lorsqu'il se passe en plein jour, sur la scène ; mais le spectacle qui continue dans les coulisses est accessible seulement à ceux qui peuvent voir au-delà des apparences, à ceux qui peuvent voir en profondeur. Parce que le monde est un spectacle pour Albert Cossery, les sens qu'il utilise le plus dans ses œuvres sont la vue et l'ouïe : quand on voit une pièce de théâtre sur la scène, on regarde et on entend les acteurs.

Karamallah est un autre personnage interprété par l'acteur Albert Cossery. Nimr, l'ami d'Ossama veut qu'Ossama ait l'occasion de rencontrer Karamallah et il dit, en insistant sur l'importance de la vue et de l'ouïe « C'est l'homme le plus extraordinaire que je connaisse, mais à quoi bon t'en parler. Il vaut mieux le voir et l'entendre. » (575) Karamallah est un homme qui s'amuse du spectacle du monde et qui vit dans un mausolée qu'il a hérité. Il est vivant, mais il vit déjà dans la maison de la mort et il n'a cure de tout bien matériel. Il a eu des problèmes avec la police, mais ils ne peuvent rien lui faire parce qu'il ne possède rien « On le recherche pour saisir ses biens. Comme le mausolée est le seul bien qu'il lui reste, il leur faudra mettre en vente les morts qui y sont enterrés. Je suis sûr qu'il attend cette saisie avec impatience. » (577) Albert Cossery a été le maître de la dérision : un de ses livres porte le titre *La violence et la dérision* et Raymond Espinose a publié un livre sur Albert Cossery intitulé « Albert Cossery, une éthique de la dérision. » Donc, le roi de la dérision joue le rôle d'un autre roi de la dérision dans le livre *Les couleurs de l'infamie* : Karamallah. Ossama pense à Karamallah et à tout ce que Nimr a lui dit sur cet homme et il lui porte déjà une grande estime « Toute sa pensée était tendue vers ce frère inconnu, ce prophète de la dérision qui vivait dans un cimetière. » (577) Donc, Cossery trouve un autre personnage qui lui

rassemble et qui partage ses idées pour rendre son écriture autobiographique et pour continuer à vivre – grâce à ses personnages – dans son Égypte.

Dans son livre *Brain Sense: The Science of the Senses and How We Process the World around Us*, Faith Hickman Brynie affirme: « Our personal worlds are constructions built by our brains using the raw materials of the senses – raw materials that are greatly modified during the construction process. » (XI) Par conséquent, le monde est le produit de notre raison, on peut l'« inventer » et le recréer si l'on a besoin. Albert Cossery s'est rendu compte du pouvoir qu'un écrivain détient et il a bâti avec habileté sa propre Égypte, son propre refuge. Qu'est-ce que c'est qu'un monde ou une identité ? C'est à chacun de nous de décider. Albert Cossery change d'identité dans ses nouvelles avec chaque personnage qu'il interprète et son univers est bâti selon ses souvenirs. L'écrivain devient le démiurge puissant qui crée un monde et qui recrée son identité à chaque pas. Quel est donc le centre des préoccupations d'un écrivain lorsqu'il est loin de son pays natal: sa propre personne, le spectacle du monde matériel ou le monde spirituel ? Dans le cas de Cossery, il semble préoccupé par le monde extérieur, matériel, par le spectacle du monde égyptien, mais ce monde matériel est aussi lié à ses propres désirs de revivre en Égypte ; alors Cossery devient lui-même le centre de ses préoccupations et son œuvre devient autobiographique. En ce qui concerne le monde spirituel, Cossery se transforme lui-même dans le démiurge qui crée et recrée le monde de ses livres selon son propre désir et selon les images qu'il a retenues de l'Égypte.

L'image du soleil est présente dans ses œuvres et la chaleur étouffe en Égypte. Dans le livre *La violence et la dérision*, Cossery, dès la première ligne, annonce l'atmosphère torride du pays qu'il a quitté « La journée s'annonçait exceptionnellement torride. » (173) On voit aussi le gendarme présent dans la rue et, plus tard, les mendiants sont aussi mentionnés pour compléter l'image que Cossery se rappelle sur l'Égypte « Le gendarme qui venait de

prendre sa faction au carrefour le plus distingué de la ville eut soudain l'impression d'être la victime d'un mirage. » (173) Comme d'habitude, l'écrivain décrit le spectacle du monde qui se passe sur la grande scène, en plein air, en plein jour, sur les yeux de tous, mais il décrit aussi le spectacle du monde qui se passe dans les coulisses, loin du spectacle officiel. Les mendiants ne peuvent que faire partie de ce spectacle non officiel. Les autorités n'aiment pas le spectacle grotesque et sale des pauvres qui menacent l'image impeccable de leur ville, alors ils veulent s'en débarrasser à tout prix « L'ambition du nouveau gouverneur était d'assainir les rues et de les préserver de tout ce qui pouvait entacher leur honneur ; il parlait des rues comme des personnes morales. » (174) Lorsque Cossery énumère les gens qui salissent l'image de la ville, on a l'occasion de connaître le côté caché de l'Égypte, le côté dont la police veut se débarrasser une fois pour toutes. Cossery parle beaucoup dans ses livres de la gêne vestimentaire et des idées préconçues que les gens ont sur l'aspect extérieur des autres gens ou des lieux. L'apparence est importante et l'hypocrisie règne. L'œil ne doit pas s'apercevoir de rien de sale, donc les mendiants, les prostituées, les classes sociales pauvres ne peuvent plus apparaître sur la scène officielle de la ville « Aussi, après les prostituées, les vendeurs aux terrasses des cafés, les ramasseurs de mégots et autres coquins de moindre importance, il s'était attaqué aux mendiants, cette race pacifique mais si fortement enracinée dans le sol .... » (174)

Il arrive un certain moment dans la vie des gens quand ils peuvent voir au-delà des apparences, quand ils peuvent s'apercevoir du sens caché, profond de ce qui se passe autour d'eux. La vue des mendiants a apparemment laissé un effet profond sur Albert Cossery lorsqu'il était un petit enfant ou un adolescent en Égypte. Il en parle dans ses livres avec tendresse, avec sympathie et il dénonce et se moque des gendarmes qui veulent, à tout prix, se débarrasser de ces gens qui les dérangent. Albert Memmi, dans son livre *La statue de sel*, parle aussi du progrès de la vue : la vue change. Lorsqu'on est enfant on s'aperçoit du monde

d'une certaine manière et on peut ignorer ce qu'on n'aime pas voir ; mais lorsqu'on grandit, on a plus de difficulté à ignorer les gens, les attitudes ou les événements qui nous dérangent. L'œil de l'adulte ne cesse pas de voir même s'il se ferme parce que la raison et la mémoire continuent de voir. Alexandre, le héros du livre *La statue de sel*, affirme « .... ma vie connut des jours d'innocence où il me suffisait de fermer les yeux pour ne pas voir. » (17) Cossery est un acteur habile, mais il est aussi un expert dans l'art de l'illusion : ce qu'on voit, n'est pas nécessairement ce qu'on croit. Dans son livre *La violence et la dérision*, c'est l'art de l'illusion qu'il utilise pour punir et pour se moquer des gendarmes. Cossery joue son rôle à l'aide du personnage qui s'appelle Karim. Ce jeune homme est un farceur qui se moque de la police à chaque occasion qu'il en a l'opportunité ; cette fois-ci, il a décidé d'habiller un mannequin avec des vêtements de mendiant et de le placer au coin de la rue pour tromper la police. Le gendarme s'est fait avoir « Il s'apprêtait à lui en donner un troisième, quand il vit le mendiant délaissé sa pose primitive pour s'affaler par terre et prendre l'attitude hautement dédaigneuse d'une créature sans vie. » (175)

L'image de l'Égypte ne sera pas complète sans la présence de la mer dans les livres de Cossery. Il s'en souvient et il en parle avec nostalgie. Karim vit dans un appartement dont la vue donne sur la mer « Il s'accouda au parapet de briques qui bordait la terrasse et fixa la mer. » (183) Tout devient un spectacle pour l'œil humain : la beauté de la nature, les gens dans la rue, les vitrines et ce spectacle réjouit Cossery. Il voit de nouveau, grâce aux images qu'il recrée dans ses livres, les lieux qu'il manque et il a l'opportunité de continuer à y vivre « Depuis une semaine environ qu'il habitait cette chambre, où il jouissait d'une vue superbe sur la mer .... il se réveillait chaque matin avec un sentiment de joyeuse allégresse. » (182) Cossery ne vit plus dans sa petite chambre d'hôtel en France ; il est en Égypte, au bord de la mer, il respire l'air frais et il revit sa jeunesse avec un grand sentiment de joie. L'imagination et la mémoire peuvent transcender l'espace et le temps, elles peuvent mettre un pont entre le

passé et le présent, entre le présent et le futur. Cossery s'est rendu compte du pouvoir de sa mémoire : elle peut recréer le monde perdu, elle peut ranimer les sensations d'autre fois et les sentiments de joie qu'on a vécus dans le passé. Il se rappelle, avec les moindres détails, ce qu'il a vu en Égypte, les coutumes les plus communes des égyptiens ; il décrit avec précision des fragments de la vie quotidienne et cette manière d'écrire donne le sentiment de réalité, de tangibilité. On se sent presque transporté en Égypte et mêlé à la foule « C'était une large avenue avec une double chaussée, et un trottoir pour les promeneurs qui venaient le soir chercher la fraîcheur de la mer, en décortiquant des graines de pastèque. » (183) Il se rappelle aussi de ce qu'il a vu sur les terrasses égyptiennes: des hommes qui admiraient les femmes qui passaient dans la rue « La plupart des consommateurs – on pourrait dire presque tous – passaient leur temps à expertiser d'un œil concupiscent la variété des formes féminines défilant sur le trottoir à un rythme vertigineux. » (215)

Dans *La violence et la dérision*, Cossery joue aussi le rôle de Heykal – un jeune homme qui est très pauvre, mais qui veut donner l'impression d'un homme influent et riche. Il a un domestique qui travaille pour lui sans être vraiment payé et il a un seul costume qui l'aide à garder les apparences « À l'époque de son achat, il avait coûté une somme fabuleuse, mais il valait bien son prix, car il remplissait son rôle à la perfection. » (205) La gêne vestimentaire est présente encore une fois : l'œil voit l'extérieur et juge. Donc, le rôle et les vêtements de bonne qualité peuvent tromper l'œil et aider à se construire une autre identité « Ajouté à sa prestance naturelle, ce costume éblouissant donnait à Heykal un cachet d'authentique opulence .... » (205) La gêne vestimentaire est un sujet qui est aussi présent dans les œuvres d'autres écrivains francophones comme Albert Memmi. Il observe que les pauvres sont très conscients de leur aspect extérieur et de la manière dont ils sont aperçus par les autres. Même les enfants se rendent compte qu'ils appartiennent à une autre classe sociale s'ils ont des vêtements de meilleure qualité que les autres enfants. Le petit Alexandre réalise



aussi que l'appartenance à un certain monde dépend des vêtements qu'on porte. Les vêtements font la première impression sur quelqu'un, ils sont une carte d'identité. Sa mère a donné quelques uns de ses vêtements à un garçon pauvre, Fraji, et, aux yeux d'Alexandre, Fraji est immédiatement devenu quelqu'un d'inférieur à lui. Alors, au moment où Fraji se déclare le roi du monde lorsqu'il joue avec ses amis, Alexandre lui dit : « Tu n'es pas le roi, lui dis-je, tu n'es pas le roi parce que tu portes *mon* pull-over : c'est *ma* mère qui t'en a fait cadeau avant-hier. » (39)

Le monde de Cossery doit être peint en détail pour qu'il puisse continuer à y vivre de la même manière qu'il l'a fait en Égypte. Il imagine le monde de ses œuvres, mais il doit être quand même réel pour lui et les détails sont ceux qui donnent de la crédibilité à ses descriptions. Cossery a quitté l'Égypte lorsqu'il a été encore un adolescent, donc la majorité de ses souvenirs datent de l'époque de son enfance et de son adolescence. Les personnages de ses livres parlent de temps en temps du monde aperçu à travers les yeux d'un enfant. Dans *Les Hommes oubliés de Dieu*, les enfants pauvres se rendent compte de leur situation et s'attristent et dans *La violence et la dérision*, Karim, un jeune homme, décide de fabriquer des cerfs volants pour s'amuser « L'occupation favorite de Karim, depuis quelques mois, consistait à fabriquer des cerfs volants .... » (186) Heykal aussi, dans *La violence et la dérision*, s'amuse du spectacle de ce monde chaque fois qu'il regarde dans la rue « .... il était comme un enfant au cirque, et ne cessait pas de trouver la vie particulièrement réjouissante. » (206)

Le thème du miroir revient dans les œuvres de Cossery et le miroir est vu comme l'objet qui aide à confirmer la réalité. Les gens ne peuvent pas voir leur image d'ensemble sans l'aide d'un miroir. Heykal est en train de créer son identité : il ne sera plus l'homme pauvre, mais l'homme bien habillé qui jouera le rôle d'un homme riche. Le miroir a le rôle de confirmer cette nouvelle identité « Mais Heykal avait cessé de faire attention à lui. Debout

devant la glace de l'armoire, il commençait à s'habiller .... » (208) Cossery a aussi essayé d'être toujours élégant et d'impressionner le monde. Il est connu pour porter des costumes de bonne qualité et pour s'habiller comme un prince « Impeccably dressed in a sport coat with a colored handkerchief in its pocket, Cossery would rise late each day, leaving the hotel only in the afternoons .... » (n.pg.) on lit dans *God is with Lazy* publié par Anna della Subin.

Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile* Albert Cossery joue le rôle d'un enfant qui vit en Égypte. L'enfant s'appelle Antar et il gagne la sympathie d'un homme à cause de son caractère : il est amusant, rebelle et il ne peut pas être mis dans une certaine catégorie « Mais le comportement de l'enfant échappait à toute classification .... » (13) Il défie les règles, les idées préconçues et sa seule préoccupation est de vivre « Il était vêtu de guenilles, et semblait venir de très loin, car il portait sur tout le corps des fortes traces d'aventure. » (9) Grâce au regard, l'écrivain construit l'univers qui entoure cet enfant ; un homme assis à son côté est fasciné par le petit enfant « Depuis un moment il regardait l'enfant. » (9) La vue nous permet l'accès dans le monde égyptien, cette fois-ci, à la campagne. De nouveau, les détails donnent l'impression de « déjà-vu » et de réalité parce qu'Albert Cossery peint cet univers minutieusement. Il est évident qu'il recrée dans sa nouvelle, à l'aide de sa mémoire, le monde qu'il a connu lorsqu'il était petit en Égypte et, grâce au petit Antar, il revit son enfance dans son pays natal. Tout semble si familier, les images les plus désinvoltes apparaissent devant nos yeux : les gens sont relaxes, ils mangent dans la rue, ils sont presque en train de s'endormir « Il ferma les yeux, se cramponna comme un naufragé à la terre molle du talus, et s'endormit. » (14) ou « De temps en temps, il sortait de la poche de son veston une poignée de grains de pastèques grillées et se mettait à les croquer avec une science exquise. » (71)

De nouveau, Albert Cossery joue un double rôle dans l'univers qu'il recrée : il joue aussi le rôle de Mimi, un artiste qui vit dans son propre monde. Tout comme Cossery, qui,

dans sa tête, ne vit ni en Égypte, ni en France, mais dans ses nouvelles, Mimi choisit de vivre dans le monde qu'il invente « Mimi était élève à l'école des Beaux-arts ; il se destinait à la peinture et se prenait pour un grand artiste. Personne n'avait jamais vu ses toiles, mais lui-même prétendait qu'elles étaient d'une beauté géniale. Sa famille le croyait sur parole .... » (72) Dans le reportage *Albert Cossery ou l'efficacité révolutionnaire, itinéraire d'un écrivain égyptien de langue française*, Jean-Claude Leroy affirme « .... il séjourne à Paris, pour y suivre des « études » d'un genre particulier, plutôt buissonnier .... Cossery est là non pour obtenir un diplôme, mais pour observer, rencontrer des gens d'esprit, de jolies femmes, s'amuser. » (n.pg.) Albert Cossery, l'auteur de *Les fainéants dans la vallée fertile* a été fameux pour son oisiveté. Dans un entretien pour le *Magazine littéraire* intitulé *Albert Cossery, l'Égyptien de Saint-Germain*, Cossery affirme « C'est vrai, toute ma vie je ne me suis pas couché avant deux, trois heures du matin et je me suis levé à midi. » (n.pg.) Mimi, l'artiste, admire l'oisiveté et il croit qu'elle est l'apanage des artistes « C'est cela même, dit Mimi. Cette étrange oisiveté est, à mon avis, un art suprême et distingué. » (73)

Dès le titre du livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, on observe que l'univers que Cossery veut décrire est celui de son Égypte. La « vallée fertile »<sup>1</sup> est, même en France, la maison imaginaire de Cossery. Grâce aux images qu'il se rappelle, il peut repeindre avec talent le pays que Hérodote a appelé « un don du Nil. » La vue nous permet d'admirer la nature de l'Égypte, on a accès aux coulisses et on observe des images familières, on est témoin des traditions, des habits et de la mentalité égyptienne. Cossery s'est rendu compte de l'importance de la vue : on s'aperçoit du monde qui nous entoure grâce à la vue. Dans le livre *Visual Culture*, Howells and Negreiros affirment « We live in a visual world. We are surrounded by increasingly sophisticated visual images. But unless we are taught how to read them, we run the risk of remaining visually illiterate. » (1) Cossery insiste sur les détails et sa

---

<sup>1</sup> La vallée fertile est le surnom donné à l'Égypte

technique est celle d'un peintre. Le moindre détail est important parce qu'il a le pouvoir de représenter un fragment de vie. Les autobus, les pierres, les oiseaux, les grains de pastèque grillés, les nuages – tout est décrit, tout est important et mis au premier rang. Dans le même livre, *Visual Culture*, les auteurs affirment « We take too much for granted, and (consequently) leave too much unseen. » (5) Donc, lorsqu'on vit dans notre pays natal, notre œil s'accoutume aux images qu'on voit chaque jour. Les choses banales ne sont plus le sujet de notre intérêt, on a besoin du sensationnel pour être fascinés. Mais, la distance a la capacité à transformer toute chose banale en un événement d'importance cruciale : les images qu'on a eu la chance de voir chaque jour dans notre pays – lorsqu'on est à l'étranger – deviennent un luxe, elles se transforment en l'objet de nos désirs. On veut tout revoir, spécifiquement les détails. Cossery devient Pygmalion, le fameux roi qui est tombé amoureux de sa propre création. Il crée son Égypte selon son cœur, il lui donne la vie comme un démiurge – grâce aux cinq sens – et y vit lorsqu'il est à l'étranger.

Cossery est notre guide, il est celui qui ouvre la porte sur le monde égyptien pour les lecteurs des autres pays. Il nous invite chez lui – dans l'univers de ses livres, dans son Égypte – et il nous montre, comme un bon hôte, les merveilles de son pays. Il y avait des iconoclastes<sup>2</sup> qui n'aimaient pas les images ; ils les ont vues comme une manière de banaliser la réalité où, pour aller plus loin, même comme une manière de désacraliser la réalité. Dans le cas de Cossery, on est témoin de l'autre facette des images : elles ont la capacité à rendre hommage à un pays, à une culture, elles ont le pouvoir de transcender le temps et l'espace, de guérir les cœurs qui souffrent loin de leur pays natal – elles deviennent l'antidote pour l'amertume et pour la nostalgie. Cossery est celui qui recrée un monde entier grâce aux cinq sens et grâce à l'image.

---

<sup>2</sup> Selon le dictionnaire Le Petit Larousse en couleurs, les iconoclastes sont partisans de l'iconoclasme – doctrine .... qui prohibait comme idolâtres la représentation et la vénération des images du Christ et des saints (529)

## Chapitre 2. L'ouïe

Cossery, grâce à l'ouïe, peint sa communauté égyptienne. On entend des voix dans la rue, elles parlent d'une certaine façon, spécifique seulement au peuple égyptien. Leur langage dévoile leurs croyances, leurs peurs, leurs traditions, alors, en un mot, leur culture. La langue fait partie de leur identité. Dans le livre *Acoustic Territories: Sound Culture and Everyday Life*, Brandon LaBelle affirme: « My feeling is that an entire history and culture can be found within a single sound; from its source to its destination, sound is generative of a diverse range of experiences, as well as remaining specifically tied to a given context, as a deeper expressive and prolonged figure of a culture. » (XVI)

L'ouïe, tout comme la vue, est une manière de percevoir le monde. Il y a différentes manières d'entendre : on peut seulement entendre – mais si on ne réfléchit pas sur les mots, le processus est superficiel, et on peut écouter – cela signifie qu'on entend, puis on pense et on interprète le sens des mots. Albert Cossery entend et écoute : il fait attention au sens des mots et il dévoile l'univers intérieur d'un quartier égyptien où il vit aussi à travers ses personnages. Dans le livre *Listening to Noise and Silence: Towards a Philosophy of Sound Art*, Voegelin Salomé parle de « .... listening as an activity, an interactivity, that produces and invents and demands of the listener a complicity and commitment that rethinks existing philosophies of perception. » (5) La voix « trahit » les émotions, les sentiments et l'état d'âme des gens. Cossery devient l'écho de son monde égyptien, il parle et les mots qu'il utilise expriment ses pensées les plus profondes et une oreille expérimentée peut interpréter leur sens. Selon le Dictionnaire encyclopédique *Le petit Larousse en couleurs*, entendre signifie « percevoir par l'ouïe, » (392) mais écouter signifie « être attentif à, tenir compte de ce que qqn dit, exprime, de sa volonté, de ses désirs. » (368) Albert Cossery, dans *Les hommes oubliés de Dieu*, se sert du son pour ironiser sur la manière de réprimer les gens qui travaillent dur pour gagner leur argent. Alors, grâce à notre guide, Albert Cossery, on est le témoin de la facette cachée du

monde égyptien, on quitte le spectacle en plein air et on entre dans les coulisses. Le son de leur voix dérange, mais tout ce qu'ils veulent est le droit de survivre, d'apporter un peu de nourriture pour leur famille « Par mesure d'hygiène, ils avaient dû bannir un certain nombre de bruits néfastes, dans l'ordre naturel de la rue. Ce furent les vendeurs ambulants qui, les premiers, souffrirent les représailles. Car ces êtres barbares arrivaient dès six heures du matin et criaient.... » (12) Les vendeurs ambulants font partie de l'image de la ville égyptienne, ils sont présents partout, ils sont bruyants et ils perturbent le silence et le sommeil des gens. Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, Cossery interprète le rôle du personnage qui s'appelle Rafik. Il aime dormir. Le sommeil est d'une importance cruciale pour lui, tout comme pour Cossery, et il déteste les vendeurs ambulants qui interrompent son sommeil doux « Ces vendeurs ambulants, c'était ce qu'il haïssait le plus au monde ; ils criaient leur marchandise à l'oreille des passants comme s'il s'agissait d'une invitation obscène. » (93) Aussi, dans le livre *La violence et la dérision*, Cossery parle de nouveau du son qui traverse la ville : les vendeurs au marché « Une rumeur s'éleva de la ruelle où se tenait en permanence un marché de fruits et légumes. » (199)

Les vendeurs dérangent, mais les mendiants qui marchent dans la rue et demande de l'aumône dérangent plus. Leur image et le son de leur voix sont presque primitifs – ils crient et ils se frappent la poitrine pour apitoyer les gens « Il jouait son rôle de pécheur pénitent, avec une magnificence tragique. Parfois, d'une fenêtre, quelqu'un lui jetait quelques pièces d'argent ; l'homme le ramassait et les glissait dans une poche en cuir accrochée à ses reins. » (54) Cossery se rappelle ce qu'il a vu et entendu lorsqu'il a été un petit enfant en Égypte ; ce sont des images et des cris que nul enfant ne peut oublier s'il les a vus une fois. Cossery – qui joue le rôle de Rafik dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile* se rappelle son enfance et affirme « Rafik l'avait déjà vu plusieurs fois, et même quand il était encore enfant, il l'avait suivi dans ses randonnées à travers les ruelles. » (54)

Le son – en fonction de son inflexion – peut exprimer la joie, l’amertume, l’irritation ou le mécontentement. Quand on entend une chatte miauler, si on écoute bien, on peut distinguer le message de sa voix. La perception est relative : quelques-uns peuvent entendre seulement la voix, mais les autres peuvent écouter le message. Cossery entend la chatte et il s’aperçoit du message transmis par sa voix : la chatte a faim « De loin, arrivent les miaulements d’une chatte affamée. » (18) La faim est un thème présent partout dans le livre et Cossery utilise le son pour en parler encore une fois. Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, Cossery joue le rôle d’un petit enfant égyptien, Antar. L’enfant parle avec Serag et il confesse qu’il a faim « J’ai toujours faim, dit l’enfant. » (18) Cossery a été l’œil du monde égyptien dans certaines circonstances et maintenant il devient l’oreille de son peuple : il écoute, il enregistre et il comprend leur lutte, leur douleur autant que leur joie et leur humour. Il est son peuple et il entend son peuple. Il observe aussi que les Égyptiens ont l’habitude de jurer - l’auteur écoute et se rend compte que même les femmes et les enfants en sont aussi coupables. Alors, le son a le rôle de dévoiler un monde qui utilise un langage très « coloré. » Zouba est apostrophé par un petit enfant « L’enfant a regardé de leur côté ; il a vu Zouba...et - sans quitter sa douche - lui lance un juron d’une obscénité originale. » (23) Aussi, Mahmoud parle avec Faiza et lui dit que « Tous les gens qui habitent ce quartier sont des imbéciles. Quant aux femmes, ce sont toutes des putains. » (37)

Cossery observe que les femmes ont le rôle « éducatif » dans la famille et elles apostrophent leurs enfants « Il y avait toujours quelque femme qui maudissait ses enfants d’une voix haute et stridente, pour que toute la ruelle l’entende, et que les personnes de mauvaise foi sachent qu’elle s’occupe d’éduquer les siens. » (46) Le son des enfants qui pleurent dévoile la pauvreté de ce quartier. Pour Cossery, ce son n’est pas seulement un son, il lui envoie un message : les gens souffrent. Pour son oreille expérimentée, la perception du son déclenche en lui de la sympathie pour leur chagrin. Pour quelques gens, un enfant qui

pleure est quelque chose de normal, les enfants et les bébés pleurent beaucoup. Mais, pour un connaisseur, les pleurs sont le son de la pauvreté. Cossery raconte dans *Les hommes oubliés de Dieu* : « L'enfant pleura, pleura amèrement .... Et pourquoi sommes-nous pauvres ? demanda l'enfant. » (47)

La distance, est-elle bénéfique pour recréer un monde, est-ce qu'on entend mieux lorsqu'on est loin de notre pays, est-ce que la mémoire, l'obscurité du temps passé aide ou fait mal à la création d'un univers ? Dans le livre *The Sound Studies Reader*, Jonathan Sterne affirme « I walk along a dark country path, barely able to make out the vague outlines of the way. Groping now, I am keenly aware of every sound... I become more aware of sound in the dark, and it makes its presence more dramatic when I cannot see. » (24) Donc, au lieu de paralyser les sens, la distance offre l'espace et le temps nécessaires pour mieux comprendre un monde. L'art a besoin du temps. L'annihilation d'un sens ranime et rend les autres plus forts. Si on ne peut pas voir à cause de la distance, on peut mieux entendre.

Dans ma correspondance avec l'écrivain tunisien Ali Bécheur, nous avons parlé de l'importance que la distance peut avoir lorsqu'un écrivain essaye de recréer un monde. Ali Bécheur a affirmé « En effet, je ne crois pas qu'on puisse écrire sur l'actualité, ce qui revient à faire du journalisme et non de la littérature. L'écrivain a besoin, du moins à ce que je crois, que la réalité se décante, à travers le filtre de sa conscience, de sa mémoire, de sa sensibilité. » Pour Cossery, le temps s'arrête grâce à son écriture : on entre dans l'intemporalité, dans l'Égypte éternelle où le temps est relatif et où personne ne se dépêche pas, mais savoure le spectacle offert par la vie quotidienne. Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, Serag affirme « L'heure ? dit-il. Par Allah ! je ne sais pas. Je n'ai pas de montre. Tu es pressé ? » (26) Depuis les temps anciens, les gens se sont demandé s'ils pouvaient « duper » le Temps : comment tourner en arrière les aiguilles d'une montre, comment immortaliser l'instant ? Les civilisations anciennes ont découvert le pouvoir de la



parole. Shéhérazade savait bien que, lorsque l'histoire continuait, lorsque les mots s'écoulaient, elle pouvait arrêter le temps. Cossery a essayé de suivre son exemple: lorsque son histoire sur l'Égypte continuait, le temps ne pouvait plus s'écouler. L'Égypte restait actuelle, vivante et il pouvait y continuer à vivre. Ses paroles inventent le monde qu'il désire.

Cossery continue à écrire sur l'Égypte même loin de son pays natal. Il y vit encore grâce à ses personnages qui deviennent sa voix. Lorsque les personnages parlent, on a la chance de découvrir ce qui intéresse les Égyptiens, on a l'opportunité de connaître ce monde, cette culture. Comment parlent-ils, de quoi parlent-ils, quels fragments de vie est-ce qu'on peut découvrir à travers leurs conversations ? Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, Cossery joue le rôle de l'enfant qui s'appelle Antar et cet enfant cause avec Serag sur le sujet du travail. Serag cherche du travail et l'enfant – tout comme Cossery – ne comprend pas le désir de quelqu'un de travailler « Tu es fou, dit l'enfant. Tu veux travailler dans une usine ! C'est un jour noir pour ta mère ! » (25) Cossery n'a jamais aimé l'idée de travailler lui-même. Dans l'article intitulé *Monsieur Cossery, une vie*, Frédéric Andrau, Laurence Biava affirme « Lorsqu'il se découvre très jeune une vocation d'écrivain à laquelle il sacrifie tout, Albert Cossery refuse littéralement toute forme de travail, tout statut social. » (n.pg.) Le travail est perçu comme une action qui empêche les gens de réfléchir. Si on travaille tout le temps, si on est fatigué ou préoccupé on manque le spectacle de la vie.

Dans l'Égypte créée dans les œuvres d'Albert Cossery, les gens qui cherchent du travail sont des fous et personne ne voit quelqu'un vraiment travailler. Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, le travail semble être une fabulation « Serag avait entendu dire que les hommes travaillaient, mais c'était seulement des histoires qu'on racontait. » (12) Chaque fois qu'une personne est heureuse ou triste, le nom d'Allah est mentionné. Grâce aux personnages qui parlent et confessent leur joie ou leur tristesse, on témoigne un leitmotiv des formules verbales qu'ils utilisent pour exprimer leurs sentiments. De nouveau, le travail

devient la cause du malheur parce que les gens n'aiment pas mettre de l'effort pour gagner leur existence quotidienne. Dans *Les fainéants dans la vallée fertile*, Abou Zeid dit « Qu'Allah maudisse le commerce et ceux qui l'ont inventé ! répondit Abou Zeid. C'est un malheur pour mes vieux ans. Je ne parviens pas seulement à tirer le loyer de cette maudite boutique. » (29) Les pauvres représentent « the underground, » la facette cachée de l'Égypte, ceux qui se confrontent avec les difficultés de la vie. Rafik déteste l'idée du travail – tout comme Albert Cossery – et il va jusqu'à dire que ceux qui travaillent ne sont plus de sa famille « Tu vas travailler ! Je me demande comment cette idée a pu germer en toi. Tu es sans doute un monstre ou un imbécile. En tout cas, tu n'es sûrement pas de la famille. » (60)

Cossery peint des fragments de la vie quotidienne, il veut revivre dans l'atmosphère d'autrefois, il veut s'entourer des gens qui ressemblent aux gens qu'il a connus. Il se rappelle leurs discussions, le sujet de leurs discussions et il crée le même milieu familial dans ses œuvres. Ses personnages confessent leurs problèmes conjugaux, les querelles avec leurs femmes ou avec leurs belles-mères pour donner à l'atmosphère créée le sentiment de plausibilité, de réalité. Dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, Abou Zeid raconte son drame familial « Abou Zeid était la victime d'une belle-mère acariâtre et de nature ambitieuse, qui le traitait à longueur de journée de vieillard gâteux, d'incapable et de commerçant raté. » (32) Les hommes parlent du travail, de leurs belles-mères, mais ils parlent aussi des femmes et de l'amour. Rafik n'aime pas, tout comme Cossery, l'idée du mariage parce qu'une femme demande trop d'effort et, bien sûr, beaucoup d'argent « Une femme ça veut des robes, des bijoux, et que sais-je encore ? Elle peut un jour se croire possédée du démon et vouloir organiser une séance d'exorcisme. Tu nous vois en train de dormir au milieu de toutes ces danseuses frénétiques ! » (59) En parlant des femmes, les hommes dévoilent une partie de leur culture : il y a des femmes qui croient que les démons peuvent posséder les gens et elles organisent des séances d'exorcisme. Le son de leurs paroles peint

l'image d'une partie de l'antique culture égyptienne. L'écrivain tunisien Albert Memmi, dans son livre *La statue de sel* évoque aussi la tradition de ces danses d'exorcisme. À un moment donné, Alexandre est le témoin d'un événement bizarre pour lui : il voit sa mère danser et l'image qu'il avait de sa mère se transforme à cause de cette danse barbare. Son cœur et sa raison lui disent que c'est sa mère qu'il regarde toujours, mais ses yeux nient ce que sa raison affirme. Une image, une seule image qui ne correspond pas au moule et qui dérange les yeux, a le pouvoir de transformer le portrait de sa mère : « Était-ce bien le visage de ma mère, ce masque primitif, mouillé de sueur, les cheveux fous, les yeux fermés, les lèvres décolorées ? » (180) Donc, quel est le son d'une culture, quelle est l'identité sonore d'un pays ? Les traditions, les coutumes, les expressions que les gens utilisent, le sujet de leurs conversations, tout fait partie du patrimoine écrit ou oral d'un pays. A travers leurs conversations on apprend ce qu'ils aiment, ce qu'ils détestent, ce qui provoque la peur ou l'amertume. Par exemple, dans les pays occidentaux, les chiens ou les chats sont devenus des animaux de compagnie et les gens les traitent comme des petits enfants. La mentalité est différente en Égypte, et grâce à la conversation que Serag a avec Mimi dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, on peut s'en rendre compte « Je ne sors pas beaucoup, dit Serag. Et toi, tu te promènes ? Comment va ton chien ? C'est une sale bête, dit Mimi. Il me donne beaucoup de soucis. » (71)

En outre, les hommes égyptiens dans le monde créé par Cossery ne manquent pas l'occasion de faire des commentaires à propos des femmes corpulentes « Dans le fiacre, une femme énorme trônait sur les coussins ; une femme d'une importance capitale, on eût dit un monument de chairs flasques. » (74) Les hommes, bien sûr, ne peuvent pas s'empêcher et cancanent « Quelle horreur ! dit Mimi. Tu as vu ? » (74) En Égypte, les gens – hommes et femmes – aiment parler, tout le monde parle, tout le monde chuchote au coin de la rue. Les rumeurs dérangent le commerçant Abou Zeid qui affirme « Les gens sont si méchants, dit

Abou Zeid avec une certaine déception. Ils disent tant de choses ! » (31) Donc, on est témoin grâce à Cossery – et aux personnages qu’il interprète – de la mentalité de la rue, des interactions des égyptiens dans la rue. Il y a une certaine « malignité publique » (31) dont Abou et Serag se plaignent.

Albert Cossery n’a pas pu laisser de côté les pleureuses de l’Égypte. C’est une grande tradition égyptienne et le son de leurs cris reste imprimé dans la mémoire de chaque enfant qui les a entendus une fois. Dans *Mendiants et orgueilleux*, Cossery joue le rôle de Gohar qui dort et qui est réveillé par les « cris démoniaques. » (13) À la mort de quelqu’un, les femmes se frappent la poitrine et crient fortement pour que tout le monde puisse s’apercevoir du malheur qui a frappé leur famille. La douleur est annoncée publiquement, le son de leur voix entre dans chaque maison, par chaque fenêtre ouverte. Gohar est réveillé par le bruit énorme et il affirme « Mais comment retrouver le sommeil avec ces maudites pleureuses de l’autre côté du mur ? » (13) Même pour un Égyptien, ces cris sont « sinistres » (12) et cause du malaise. Dès les temps anciens, les Égyptiens ont considéré les cinq sens importants pendant la vie sur la terre et pendant le voyage au pays de l’Au-delà. Dans l’article *Walking Alone Forever, Following You Gender and Mourners’ Laments from Ancient Egypt* publié dans *Journal of Gender Studies in Antiquity* par Deborah Sweeney on apprend que «These rituals culminated in the vital ceremony of the Opening of the Mouth, performed at the funeral, which restored to the dead person the power to move, eat, see, hear, and enjoy all their physical faculties in the after-world. » (29)

Le processus de préparer le défunt pour l’autre monde était une cérémonie compliquée où les femmes jouaient un rôle important. Peut-être que les cris de douleurs de ces femmes ferment le cercle de la vie. La femme qui accouche d’un enfant pousse des cris de douleur pour annoncer l’arrivée de la vie dans sa maison et elle est aussi celle qui annonce publiquement le moment où la vie quitte sa maison. Le son de sa voix ferme le cercle. Dans

l'article mentionné ci-dessus, on apprend aussi que « Mourning at funerals was one of women's major public performance genres in ancient Egypt. » (27) Le spectacle du monde – lorsqu'il s'agit de la mort de quelqu'un en Égypte – est public, il se passe sur la scène, en plein air pour que tout le monde puisse le voir et l'entendre. Donc, le monde qu'Albert Cossery crée dans ses livres est authentique : il préserve les traditions égyptiennes, la mentalité de son pays et il nous présente des fragments de la vie quotidienne. Tout semble naturel, familier et propice pour Cossery – il peut y continuer à vivre, il est chez lui, dans son pays natal.

Les grands événements de la vie autant que les détails de la banale vie quotidienne sont présents dans les livres de Cossery. Pourquoi les gens se fâchent-ils ? Apparemment, la circulation est une de ces causes : les gens conduisent leurs voitures comme des fous, les enfants les empêchent de conduire à grande vitesse parce qu'ils jouent au milieu de la rue et le cirque commence. Comme d'habitude, les vociférations commencent aussi. On maudit tous et toutes, on s'énervé et le bruit de la ville égyptienne devient infernal. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux* Cossery se rappelle ces moments et les décrit en s'en amusant terriblement « Des enfants s'amusaient à faire enrager les conducteurs de véhicules en se postant délibérément sur leur passage. Les conducteurs leur lançaient des imprécations, les maudissaient, eux et leurs mères absentes .... » (14) Pour compléter l'image de cette débandade générale, Cossery parle aussi du bruit provoqué par les transports en commun « Un tramway jaune traversa la rue avec un bruit infernal ; il faisait retentir sans arrêt son timbre pour se livrer un passage parmi la foule qui obstruait les rails. » (15) L'écriture photographique de Cossery offre une image précise du monde égyptien. Il se rappelle tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu et il reproduit en détail l'univers égyptien. L'image et le son du tramway reviennent et ce tramway semble réveiller la ville entière avec son bruit infernal « De la rue montaient le bruit assourdissant des véhicules, les invectives des cochers de fiacre

rendus presque déments, et la sonnerie interminable des tramways s'ouvrant désespérément une voie dans les remous d'une foule apathique. » (127) Voilà la description de « rush hour » en Égypte ! Même à la campagne, dans le livre *Les fainéants dans la vallée fertile*, les autos ne manquent pas « Une auto passa en trombe à quelques centimètres de lui, son tuyau d'échappement ouvert. » (27,28)

Dans l'univers du livre *Mendiants et orgueilleux*, le bruit et le murmure de la rue ne cessent même pas pendant la nuit. La rue semble avoir son propre cœur, elle pulse de vie même plus tard dans la nuit parce que les gens se réunissent dans les cafés et commencent à parler à haute voix de leurs problèmes, de leurs joies, en un mot, de leur vie « Les lumières jaunes des réverbères scintillaient autour de l'immense place bordée de magasins et de cafés bruyants. » (187) Les cafés sont le refuge des hommes, le lieu où ils viennent ensemble pour se détendre, pour parler et pour confesser leurs inquiétudes. Cossery a fréquenté les cafés égyptiens lorsqu'il était adolescent et il en a gardé le souvenir. Plus tard dans la vie, même loin de son pays natal, il n'a pas cessé de les fréquenter grâce à ses personnages qui lui permettent de continuer sa vie en Égypte. Dans l'entretien *Albert Cossery - L'Égyptien de Saint-Germain*, Cossery confesse sa nature de fêtard « C'était un quartier où on s'amusait, où on pouvait trouver de quoi boire, manger, fumer, faire la fête toute la nuit. » (n.pg.)

La frustration s'accumule pendant la journée à cause du travail, du trafic, des problèmes conjugaux « .... le bruit de tramways, les klaxons des automobiles, la voix stridente des marchands ambulants .... » et la seule manière de s'en débarrasser est de faire la fête où de maudire. Les gens ont un vocabulaire très « coloré » et ils versent leur colère en criant des injures. Dans *Les couleurs de l'infamie*, Ossama ne fait pas attention aux voitures lorsqu'il traverse la rue et il attire la rage d'un chauffeur de taxi « Maudite soit ta mère ! J'ai failli t'écraser ! Si tu veux mourir, va te noyer dans le fleuve. » (553) Les femmes abandonnées par leurs petits amis maudissent aussi. Dans le livre *Les fainéants dans la vallée*

*fertile*, la prostituée Imtissal est abandonnée par Rafik qui a décidé qu'il ne voulait pas travailler pour subvenir aux besoins d'une future épouse « Elle l'avait tout de suite traité de maquereau, parce qu'il avait dit qu'il ne voulait pas travailler. Sans même chercher à l'écouter, elle avait hurlé, comme une possédée, puis l'avait chassé de chez elle en le criblant de malédictions. » (51)

Dans le même livre, l'enfant Antar essaye de cacher des oiseaux pour les vendre et, parce qu'il n'y réussit pas, il commence à maudire aussi « L'enfant chassait toujours avec acharnement ... Il s'irritait de sa propre maladresse, proférait des jurons obscènes entre ses dents serrées. » (10) Le son de la frustration, de la pauvreté, de ce monde « underground » reflète l'univers Égyptien, le tumulte de la vie. Dans *Acoustic Territories : Sound Culture and Everyday Life*, Brandon LaBelle affirme « The underground then is a space of creeks and murmurs, a slow shifting of acoustical particles that hover on the threshold of perception, and which carry the possibility of threat, danger, and inversion, suggesting that what lies underneath surreptitiously mirrors what lies above in full view. » (5) Donc, les fragments de vie cachés dans les coulisses reflètent la situation du monde égyptien entier, leurs problèmes, leur condition sociale. Le son porte la douleur d'un peuple, le langage trahit les difficultés quotidiennes. Les personnages – et en même temps Cossery – deviennent la chaîne qui transmet leur message vers le monde entier : voilà notre culture, notre mentalité, nos souffrances, mais aussi nos joies et notre humour devant l'amertume. Les sons deviennent des indices, chaque mot est codifié et transmet un message pour l'oreille qui fait attention. Les sons annoncent toujours quelque chose : le rire a ses messages et les cris ont les leurs. Dans *The Soundscape*, Murray Schafer affirme « When men lived mostly in isolation or in small communities, sounds were uncrowded, surrounded by pools of stillness, and the shepherd, the woodsman and the farmer knew how to read them as clues to changes in the environment. » (44)

Le peuple de Cossery trouve la force de rire même au milieu de sa lutte et sa souffrance. Le rire est une arme puissante, le défi qui donne le pouvoir de continuer la lutte contre les obstacles. Si on ne peut rien faire, on rit. Le peuple égyptien préserve son humour même si sa vie est difficile. Dans *Mendiants et orgueilleux*, Cossery affirme « .... un langage où l'humour fleurissait malgré les pires misères. » (54) L'humour devient le refuge, une manière de supporter les malheurs. Les gens résistent parce qu'ils ont appris à ne pas prendre les malheurs de la vie au sérieux. Cossery critique et se moque de tout ce qu'il voit et ses personnages font la même chose. Dans la seule interview télévisée qu'il a acceptée à l'invitation de Pierre-Pascal Rossi, Albert Cossery affirme « Je ne peux pas écrire une phrase qui ne contienne pas une dose de rébellion. Sinon elle ne m'intéresse pas. Je suis toujours indigné de tout ce que je vois... » Dans *La violence et la dérision*, Cossery joue le rôle du jeune Karim qui se moque de la police et des autorités. Le policier lui dit qu'il doit quitter son appartement parce que la petite corniche qu'il habite a été nommée une voie stratégique « Il ne pouvait pas s'arrêter de rire. Ainsi la corniche était devenue une voie stratégique ! Ah ! les immondes salauds ! Ils possédaient des voies stratégiques maintenant ! » (194) Le rire est l'arme qui remplace la violence. À un moment donné, dans le même livre, Haykal essaye de convaincre un révolutionnaire qu'il est inutile de tuer, il est mieux de se moquer « À un tyran mort, je préfère un tyran ridiculisé. C'est plus durable comme plaisir. » (304) Les mots, le son de la voix du peuple est puissant ; les paroles ont de la force et elles peuvent changer le monde. Ceux qui peuvent écouter et comprendre détiennent le pouvoir et ceux qui ne peuvent pas le faire sont considérés sourds. Taher, le révolutionnaire qui veut préparer un attentat est aperçu comme un homme sourd parce qu'il ne comprend pas l'inutilité de son geste « Je suis tout à fait d'accord avec Haykal. Ce qu'il dit, un enfant serait capable de le comprendre. Mais toi, tu es sourd ! Tu portes ton honneur de révolutionnaire comme une femme enceinte fière de son ventre ! Ma parole, tu me fais de la peine ! » (305)



Le rire libère les êtres humains, il a le pouvoir de purifier, de guérir la peine et la souffrance. Le rire est le défi de l'homme face à la vie qui le traite avec dureté, c'est le son du triomphe. Si on ne peut pas confronter les autorités, on peut s'en moquer – c'est l'arme d'un peuple opprimé. Dans le même livre, *La violence et la dérision*, quelques farceurs ont mis des affiches pour se moquer du gouverneur sur les murs de la ville et le peuple s'en amuse terriblement « Il y avait toujours deux ou trois fumeurs de haschich dans la cohue, pour qui le portrait du gouverneur ouvrait des perspectives de joie paradisiaque. » (272) Le son a le pouvoir de peindre le monde égyptien, de le présenter au monde entier. Cossery rit en même temps que les personnages qu'il interprète. Grâce à ses personnages, il continue à vivre dans son Égypte et à s'impliquer dans la vie politique. Sa voix se fait entendre même s'il est en France, ses livres deviennent la chaîne et les haut-parleurs qui transmettent ses paroles.

Dans les œuvres de Cossery, il y a le bruit, mais il y a aussi le silence, le manque de son. Le sommeil est un thème qui revient avec persistance dans ses livres. Les gens dorment partout et ils ont besoin du silence pour rêver : dans leurs lits, sur les canapés, sur la terre, dans leurs fauteuils. Le sommeil est une autre manière de recréer un monde : on peut s'évader dans le monde où l'imagination prend de la vie, où nos désirs les plus cachés sortent. Si on veut vivre en France, on peut vivre en France, si on veut déménager en Égypte, on peut aussi le faire. Rien n'est interdit et rien n'est impossible dans le monde du celui qui dort. Dans *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust, le narrateur déclare « Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. » (51) Donc, l'être humain entre dans l'intemporalité, dans le monde où il dirige et organise le scénario du temps et de l'espace. S'il tient le temps en cercle autour de lui cela signifie que le temps tourne et tourne sans jamais s'arrêter. Le temps n'a plus de fin. Le sommeil nous donne accès à un autre monde où on transcende le temps et l'espace : il n'y a plus de frontières et on peut voyager partout.

Dans le livre *Les fainéants dans la valle fertile*, l'un des personnages interprété par Cossery – et qui s'appelle Galal – adore le sommeil. Il a une servante qui ne peut pas faire le ménage le matin parce que le bruit dérangera le sommeil doux de Galal « Il semblait muni d'antennes qui l'avertissaient du plus infime souffle étranger à l'atmosphère. Il était le plus facile à satisfaire parmi cette famille étrange, mais se montrait intransigeant dès qu'il s'agissait de son sommeil. » (35) Chaque fois que Galal parle, il se plaint du manque de silence « Pourquoi faites-vous tant de bruit ? demanda Galal très inquiet. » (44) Le silence est crucial pour lui, il en a besoin pour méditer, pour rêver avec ses yeux ouverts ou fermés, il en a besoin pour créer son petit univers. Le bruit dérange et détruit la perfection du silence qui aide à transformer un monde. Le sommeil est vu comme une vertu et ceux qui ne la respectent pas sont des imbéciles et des vicieux. Galal affirme « Et je n'ai pas besoin de vous dire de ne pas faire de bruit. Allez donc dormir. Qu'est-ce que vous faites là à être réveillés ? Sur mon honneur, vous êtes tous des vicieux. Salut ! » (47) Les personnages de Cossery dorment même en marchant ou ils sont presque en train de s'endormir. La rue avec son bruit, les gens qui parlent ou mangent, les cris, la radio, tout cela détruit l'équilibre du monde qui naît du sommeil. À un moment donné, Serag se promène avec Mimi et le son des graines de pastèques que Mimi mange vont ennuyer le pauvre Serag qui est en train de s'endormir « Il fourra la main dans sa poche et en retira une poignée de graines de pastèques. Il se mit à les croquer, une à une, avec un bruit sec. Ce bruit énervait Serag et l'empêchait de somnoler. » (74) Le sommeil est plus que le repos du corps, plus qu'un état d'inertie. Dans le livre *At the Borders of Sleep: on Liminal Literature*, Peter Schwenger affirme “To sleep is, in the words of Emmanuel Levinas, to withdraw «into a plenum<sup>3</sup>».” (70) To wake, then, is always to emerge into something less than everything.” (Preface) Donc, la plénitude et la richesse appartiennent au monde du sommeil : un univers entier s'ouvre et permet l'accès dans le

---

<sup>3</sup> Selon le dictionnaire Merriam-Webster « the quality or state of being full”

monde de merveilles. Il n'y a plus de frontières temporelles ou spatiales, la raison est mêlée à l'imagination et le spectacle du monde continue dans les coulisses, lorsqu'on a les yeux fermés. Tout est possible pour Albert Cossery – éveillé ou endormi – il est le démiurge de la réalité ainsi que de l'imagination. Son Égypte est présente partout et pour toujours. De l'article *Mendiants et orgueilleux – Albert Cossery* publié par Christine Ferniot en 2013, on apprend une nouvelle inquiétante, mais non pas surprenante « Il paraît qu'Albert Cossery mourut dans son sommeil – fidèle jusqu'au bout à ses principes.... » (n.pg.) S'il est mort dans son sommeil et s'il rêvait toujours de son Égypte, s'il vivait en Égypte pendant qu'il dormait, cela signifie qu'il est mort dans son pays natal. Il a réussi à vivre en Égypte grâce à ses œuvres et à ses personnages et il est mort en Égypte grâce au sommeil qui l'y a transporté sur ses bras.

Le son – et même le manque de son – dans les livres d'Albert Cossery nous ont aidés à gagner accès à l'univers égyptien et à connaître sa culture. Le son a eu le pouvoir de transcender le temps, l'espace, la nostalgie, l'amertume et de recréer un monde où Cossery vécut et mourut. Si son œuvre entière pouvait parler, elle dirait ce que le peintre Takashi Murakami a dit après avoir peint un de ses tableaux « That I may time transcend, that a universe my heart may unfold. » (Gagosian, 2007, n.pg.) Cossery espère, grâce à son écriture, lier le passé au présent, et donc transcender le temps et dévoiler l'univers égyptien.

### Chapitre 3. L'odorat

Dans ma correspondance avec l'écrivain Ali Béchour, il affirme que « On écrit avec tout son corps, et non pas seulement avec son cerveau. Les sensations, les émotions, les sentiments sont la matière première de l'écriture. » On découvre le monde à travers la raison, mais aussi, à travers notre corps. Il y a une connexion entre les sens dans les livres de Cossery et, ensemble, ils forment et reflètent la culture égyptienne. L'odorat, par exemple, peint l'image de l'Égypte. Dans la perception de chaque être humain, chaque pays sent différemment d'un autre ou, pour aller plus loin, chaque épisode de notre vie sent différemment d'un autre. Dans son livre *La condition humaine*, André Malraux remarque « .... le parfum des buis et des fusains mouillés monta du jardin. Ce parfum amer, c'était l'Europe. » (238) Donc, l'odeur des arbustes suggère à la fois le goût et l'image d'un continent : l'Europe est amère et, en conséquence, peu accueillante.

L'Égypte a ses odeurs spécifiques : on sent l'odeur de la pauvreté, mais aussi, celle de la richesse. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, on sent l'odeur d'un quartier pauvre de l'Égypte. On respire cette pauvreté et on a même une rue qui porte un nom suggestif « Le sentier de l'Enfant-qui-Pisse conduit à l'école des mendiants. » (68) Dans l'Égypte de Cossery, l'œil habitué à la pauvreté ne peut plus se rendre compte de l'état misérable dont lequel les gens habitent. Mais la perception est relative : pour quelqu'un qui n'y est pas habitué, ces images constituent presque des images apocalyptiques. Cossery a connu les deux mondes : le monde des pauvres et le monde des riches, il a observé toutes les catégories sociales. Alors, son œil a la capacité de distinguer entre la misère qui frappe et la richesse, le luxe. Il sent l'odeur de la misère, mais, en même temps, il peut se rendre compte que cette misère n'est pas le mode normal de vivre. Il sait que les gens de ce quartier s'y sont accoutumés et les odeurs de la misère ne leur semblent plus quelque chose d'anormal, ils sont frappés plutôt par la richesse – ils ne la comprennent pas. Les odeurs sont brutales, elles

dérangent le nez et, dans *Les hommes oubliés de Dieu*, Cossery observe qu' : « À chaque pas, il risque de glisser dans les interminables flaques d'urine, étendues là comme des pièges obscènes. » (68) Le quartier ressemble à une image apocalyptique à cause de ses odeurs « Les ordures incalculables de plusieurs générations mortes et oubliées fleurissent le long de ce sentier maudit. C'est la fin du monde ; on ne peut pas aller plus loin. La misère a trouvé ici son tombeau. » (69) Donc, ces odeurs reflètent la condition misérable d'un peuple.

Selon l'essai de Freud *Le moi et le ça*, « Les sensations agréables n'ont en elles-mêmes aucun caractère de contrainte ou d'insistance, tandis que les sensations désagréables possèdent ce caractère au plus haut degré. Elles tendent à imposer des modifications, elles cherchent à se décharger par tous les moyens.... » (17) Alors, dans *Les hommes oubliés de Dieu*, les sensations désagréables impliquent une sorte d'action, on veut se débarrasser d'elles et peut-être que les gens de ce quartier ont dû arriver au niveau le plus bas, le fond du trou, pour se rendre compte de leur misère et pour attendre une meilleure vie. Il y a même des gens qui pensent à l'odeur des latrines et y voient l'avenir de leur pays et il y a des gens qui ne comprennent pas cette association. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, Gad s'exprime à Abou Chawali « L'avenir, dit Gad, est au bout de cette route, dans ce petit bâtiment que tu vois là-bas. » (86) et Abou Chawali, confus, lui réplique « Mais ce sont les latrines publiques, fait-il, ahuri. » (86) - il ne comprend pas, mais Gad lui confirme son affirmation, sa « vision » provoquée par l'odeur des latrines « C'est bien ça, maître. L'avenir est dans ces latrines publiques, du moins pour le moment. Il ne peut plus se contenir. Il court droit devant lui, vers l'avenir. » (86) Ses mots sont amusants, mais, en même temps, pleins d'amertume. Il voit la pauvreté qui règne autour de lui, mais il trouve quand même le pouvoir de plaisanter.

Dans *Touch: Sensuous Theory and Multisensory Media*, Laura Marks affirme « My writing will be successful if you, the reader, can reconstitute in your own body the experience

I had. » (ix) Les œuvres cosseriennes semblent avoir un bouton « scratch and sniff<sup>4</sup> ». Tout palpite de vie, l'odeur de la mer nous entoure, les parfums des gens inondent les sens et, aussi, les arômes de la nourriture spécifique délectent le nez. Dans le livre *La violence et la dérision*, Cossery, grâce à ses personnages, est au bord de la mer<sup>5</sup> « L'odeur de la mer se mêlait au parfum dont Soad avait imprégné son corps frêle d'adolescente aux formes à peine nubiles. » (251) La mer est accessible à tout le monde, riches ou pauvres, elle est le lieu qui accueille les Égyptiens sans aucune discrimination. Cossery s'en rappelle avec nostalgie et la revoit grâce à la mémoire des sens. Il se rappelle son odeur salée et l'odeur de la brise.

Grâce à l'odorat, on peut voir les préférences culinaires des Égyptiens et la nourriture qu'ils préparent « Une odeur de maïs grillé, émanant de quelque baladeuse de marchand ambulant embaumait l'atmosphère nocturne. » (290, 291) Les odeurs de la nourriture qu'on a mangée lorsqu'on a été un petit enfant ont le pouvoir de nous transporter, à l'aide de la mémoire, dans le passé pour que nous revivions les sensations d'autrefois. La mémoire est celle qui rend l'impossible possible, elle est celle qui aide à reconstruire les pyramides, le monde magique où Cossery continue à vivre grâce à ses personnages. Cossery utilise le verbe « embaumer » pour essayer de nous dire que le parfum a un rôle important dans la culture égyptienne : pendant la vie, un parfum cher est l'apanage des riches qui sentent toujours bon et dans la mort, les Égyptiens croyaient qu'un parfum ou un onguent de bonne qualité avaient le pouvoir de conserver le corps du défunt intact pour l'autre monde. Les rois égyptiens étaient préparés pendant des cérémonies religieuses avant de quitter le monde terrestre. Le voyage dans l'autre monde était précédé par des rituels complexes pour assurer le succès du

---

<sup>4</sup> An image releasing a fragrance when scratched

<sup>5</sup> La Mer Rouge

voyage dans le monde de l'au-delà. Les Égyptiens sont connus pour leurs techniques d'embaumement<sup>6</sup>.

Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, El Kordi est fasciné par les belles femmes tout comme Albert Cossery qui a été fameux pour sa préférence pour les femmes attirantes « Nous allions à la Rose rouge, rue de Rennes. C'est là que j'ai rencontré Boris Vian. Nous aimions la vie. Les belles femmes. » (n.pg.) affirme Cossery dans l'article *Albert Cossery : Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas* publié par Xavier Houssin. Donc, dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, Cossery joue le rôle d'El Kordi qui arrive dans un quartier luxueux et il sent l'odeur de la richesse : un parfum de bonne qualité « L'odeur d'un parfum de violette pénétra ses narines et l'avertit de la présence d'une femme à ses côtés.... C'était une jeune indigène vêtue avec un soin et une élégance assez rares. » (150) Dans ses œuvres, Cossery parle des différences vestimentaires entre les riches et les pauvres – on peut clairement voir qui appartient à une certaine classe sociale. De la même façon, les odeurs indiquent la pauvreté ou la richesse. Les quartiers pauvres sentent l'urine et les quartiers riches sentent les parfums fins.

Dans le monde de Cossery, il y a des indices partout, rien ne se passe au hasard. Chaque action peut être prévue si on fait attention aux indices. Les sens sont les indicateurs les plus utiles : le son nous avertit, l'odeur transmet aussi un message et tous ces sens dans leur ensemble forment un code qui attend d'être déchiffré. Si on peut décoder les hiéroglyphes, on a du pouvoir : on apprend le secret. Dans le livre *La violence et la dérision*, on peut prédire l'action grâce à l'odeur des fleurs de jasmin préférées par les femmes égyptiennes. La mère d'Urfy est folle et l'ami d'Urfy, Heykal, est fasciné par le monde imaginaire où la femme folle vit. Il lui rend visite souvent et il cache toujours les

---

<sup>6</sup> Selon le dictionnaire encyclopédique « Le Petit Larousse en Couleurs », il s'agit de la conservation artificielle des cadavres à des fins scientifiques (378)

fleurs dans sa poche. Urfy n'aime pas ce rituel bizarre et il peut deviner ce qu'il cache dans sa poche chaque fois qu'il rend visite à sa mère grâce à l'odeur forte des fleurs « Mais il comprit qu'il n'échapperait pas à ce qu'il redoutait le plus, lorsqu'il sentit l'odeur de jasmin qui émanait du jeune homme. Il connaissait la manie de Heykal ; le bouquet devait se trouver dans la poche intérieure de sa veste .... » (318)

Dans le livre *Odor Sensation and Memory*, Trygg Engen affirme « Psychological effects of odors depend on acquired associations, which result either from first-hand experiences with odors or from suggestions (e.g. advertisements associating a famous personality – from Cher to Monet – with a certain perfume). » (xii) Donc, il y a toujours une connexion entre l'odeur et une expérience, l'odeur porte toujours un message. On dit souvent « Cette odeur me rappelle.... » parce que le cerveau associe une certaine odeur avec un événement, un fragment de vie, une image<sup>7</sup>. Le même auteur affirme dans le livre mentionné ci-dessus « Odors are evocative and the sense of smell docile, a quick learner ... » (xii) Alors, les odeurs sont les déclencheurs des souvenirs : chacun d'eux a la force de ranimer le passé et de recréer un monde. Les pyramides – les œuvres de Cossery – prennent vie grâce à l'odorat aussi. Pour Albert Cossery, la pauvreté sent bon et la richesse – même si bien masquée par des parfums fins – sent mauvais. La richesse sent la corruption, l'hypocrisie. Dans le livre *Les couleurs de l'infamie*, Cossery nous présente un homme riche qui perd son portefeuille et Ossama, le voleur, le trouve. Ossama prend un taxi et, installé confortablement dans la voiture et heureux d'avoir volé le portefeuille d'un homme important, il l'ouvre avec curiosité et réalise que « C'était un portefeuille en peau de crocodile, sans doute d'un prix inavouable, et qui dégageait un fort parfum de corruption. » (554) Dans l'Égypte imaginaire de Cossery, les lois ont changé : l'odeur de la pauvreté n'est pas répugnante ; c'est l'odeur de la richesse qui provoque de la répulsion parce qu'elle est associée à la corruption, à

---

<sup>7</sup> À voir synesthésie – note de bas de page no 14



l'hypocrisie et au mensonge. Normalement, les odeurs de la pauvreté sont évitées à tout prix. Dans *Odor Sensation and Memory*, Trygg Engen affirme «Odors associated with poor people, latrines, and cesspools were suspected of being miasmatic<sup>8</sup> and thus were to be avoided, deodorized, and destroyed.» (1) Mais, dans l'Égypte imaginaire de Cossery, les pauvres sont ceux qui recevront des louanges et les riches recevront les critiques. Si les articles comme les parfums fins et les portefeuilles en peau de crocodile sont l'apanage des riches, dans les maisons des pauvres, les conditions sont misérables. Les riches profitent du luxe et de la bonne nourriture, mais les pauvres dorment sur des journaux ou dans des mausolées.

Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, les pauvres n'ont presque rien – tout comme Albert Cossery. Il a habité une chambre d'hôtel pendant la plupart de sa vie. Dans le livre mentionné ci-dessus, Cossery joue le rôle du personnage Gohar qui a refusé de s'entourer de biens matériels. Dans sa chambre, on sent l'odeur de la moisissure parce qu'il y a de l'eau partout « Il dormait entièrement habillé, à même le sol, sur une couche faite de minces piles de vieux journaux. L'eau avait tout submergé, recouvrait presque tout le sol dallé de la chambre. » (9) Albert Cossery se sert de l'odorat pour décrire dans ses œuvres la stratification sociale en Égypte, la situation et les conditions de vie des riches et des pauvres. Il peint des fragments de vie avec une grande attention aux détails. C'est difficile d'expliquer les odeurs, donc l'auteur doit se servir des images pour faire des associations. Chaque classe sociale sent différemment de l'autre. Dans *Odor Sensation and Memory*, Trygg Engen parle du fait que les odeurs sont la béquille de la mémoire, elles aident à reconstruire le passé d'une manière très forte, elles évoquent des images devant nos yeux, elles sont la chaîne qui transporte l'information du passé dans le présent. Rien n'est perdu, tout est conservé dans le cerveau et

---

<sup>8</sup> According to the Merriam-Webster online dictionary, it means "a vaporous exhalation formerly believed to cause disease; an influence or atmosphere that tends to deplete or corrupt"

une seule odeur peut ranimer les fossiles du passé. Donc, les odeurs sont importantes parce qu'elles peuvent ressusciter le temps, et ainsi, le temps devient un cercle qui n'a pas de début ou de fin : le passé peut se transformer dans le présent à chaque instant grâce aux odeurs. Trygg Engen, dans le livre mentionné ci-dessus affirme « A certain odor is not inherently meaningful; it is a multimodal perceptual event rather than an isolated sensory event experienced as part of a larger whole to which it subsequently becomes a special mnemonic<sup>9</sup>. » (xii, xiii) Donc, l'odeur est un déclencheur important de la mémoire et, parce que la mémoire peut reconstruire un monde, un univers, l'odeur aide aussi à bâtir des univers. L'odorat permet à Albert Cossery de construire son Égypte imaginaire, mais plausible grâce aux images vives, grâce aux sons et grâce aux odeurs qui reflètent le monde égyptien.

C'est vrai que la distance temporelle rend le processus de la mémoire plus difficile : les êtres humains oublient. Cossery a vu, a entendu et a senti les odeurs de son Égypte, mais il a quitté son pays natal lorsqu'il était adolescent. Donc, quel est le degré d'exposition nécessaire pour qu'un écrivain puisse se souvenir plus tard de tout ce qu'il a expérimenté dans le passé ? Selon Vladimir Nebokov, mentionné dans le livre *Odor Sensation and Memory*, l'exposition répétée n'est pas nécessaire pour mieux se souvenir plus tard « The author remarks that "as we know, memory can restore to life everything except smells, although nothing revives the past so completely as a smell that was once associated with it". » (6) et « A long-term odor memory can be established with only one exposure. An episode is tagged in memory with whatever odor happens to be present. » (6) Les gens en Égypte semblent préférer les parfums forts et floraux: ceux de violette ou de jasmin. Dans *La violence et la dérision*, Khaled Omar rencontre Heykal et il est habillé avec soin, mais pour que son statut d'homme riche soit encore plus évident, il porte un parfum fin de violette « Il

---

<sup>9</sup> According to the Merriam-Webster online dictionary, it means "something (such as a word, a sentence, or a song) that helps people remember something (such as a rule or a list of names)"

était extrêmement charmé par ce petit homme jovial et bedonnant, à la moustache luisante de cosmétique, et qui exhalait un fort parfum de violette. » (219) Dans *Mendiants et orgueilleux*, Albert Cossery décrit les odeurs présentes dans les boutiques égyptiennes « C'était une étroite boutique, large d'un demi-mètre et profonde de trente centimètres à peine ; elle était pleine de petites bouteilles remplies d'essences .... et des fioles contenant des élixirs contre l'impuissance et la stérilité. » (164) Grâce à cette présentation des odeurs et des parfums, on peut deviner les préoccupations des hommes et des femmes égyptiens : ils veulent être fertiles, ils veulent avoir des enfants. La fertilité est très importante et l'impuissance d'offrir des enfants peut avoir comme conséquence la répudiation<sup>10</sup> d'une femme. Aussi, à partir de la discussion entre le marchand et une femme qui veut acheter un parfum, on voit que les femmes veulent plaire à leurs maris. Le marchand le sait bien et il utilise cette information pour convaincre la femme d'acheter sa marchandise « Ton mari ne pourra jamais te répudier. Il lui sera impossible de vivre loin de ce parfum. » (165)

Le marchand vend des parfums dans sa boutique, mais il vend aussi des drogues pour les fumeurs de haschisch. Yeghen vient acheter sa drogue et s'intéresse sur la qualité du produit « J'espère que c'est de la bonne qualité. » (165) La drogue sent mieux que les parfums fins pour ceux qui en sont dépendants. Pour Yeghen, le rituel de se droguer est un des moments les plus attendus et l'odeur du haschisch est meilleure que celle de la nourriture « Yeghen aimait l'atmosphère fantastique des fumeries, la lourde fumée opaque et stagnante comme un brouillard, et surtout l'odeur persistante et sucrée qui longtemps restait accrochée aux vêtements, plus insidieuse qu'un parfum de femme. » (83,84) Encore une fois, grâce à l'odeur, on découvre le monde « underground, » les habitudes de toutes les classes sociales, les habitudes des femmes, des hommes, leurs préoccupations et leurs intérêts. Dans l'Égypte

---

<sup>10</sup> Selon le dictionnaire « Le Petit Larousse en Couleurs », répudier signifie « dans les législations antiques et dans le droit musulman, renvoyer sa femme en vertu des dispositions légales par décision unilatérale du mari » (881)

imaginaire de Cossery, les Égyptiens continuent à vivre tout comme ils le faisaient dans l'Égypte réelle : on a des images photographiques, précises de leurs fragments de vie et l'Égyptien Albert Cossery continue aussi à vivre avec eux et à travers eux dans l'Égypte qu'il a créée, dans les pyramides qu'il a reconstruites pour défier l'écoulement du temps et pour transcender toute frontière spatiale. Les pyramides ont été considérées le lieu de la vie éternelle, le lieu où même la mort a été défendue.

Tout comme les personnages qu'il interprète dans son imaginaire, Cossery a mené une vie modeste, dans une chambre d'hôtel, sans beaucoup de meubles, sans aucun signe de richesse. Pour lui, le manque de possessions avait l'odeur de la liberté, il ne voulait pas s'attacher aux biens matériels. De l'article *Monsieur Albert Cossery, une vie*, Frédéric Andrau on apprend qu'« il passa soixante ans dans une chambre d'hôtel à Paris, il publia seulement huit livres, il s'évertua de longues années à donner l'impression de ne rien faire : à force de cultiver un détachement absolu de tout bien matériel, il n'est pas faux de dire que toute sa vie tient dans un mouchoir de poche. » (n.pg.) Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, un des personnages interprétés par Cossery, Gohar, vit dans une petite chambre dénuée de tout bien matériel et l'image de cette chambre sent la liberté « Le dénuement de cette chambre avait pour Gohar la beauté de l'insaisissable, il y respirait un air d'optimisme et de liberté. » (11)

## Chapitre 4. Le goût

Le goût peut recréer un monde. Dans le livre *Du côté de chez Swann*, le narrateur qui s'appelle Marcel goûte la madeleine et il est transporté – sur les bras de la mémoire – dans le passé. Le passé qu'il a cru oublié ressurgit avec force et les images de son enfance redeviennent vives. Le goût, tout comme les autres sensations, est un déclencheur puissant de la mémoire. Dans *Brand Sense: Sensory Secrets Behind the Stuff we Buy*, Lindstrom and Kotler affirment « Our senses are far more attuned to possible danger than to the expectation of sensory delight. » (11) Notre corps prête attention autour de nous et chaque indice aperçu par les sens nous aide à nous protéger d'un danger possible. On n'est pas toujours conscient que tous nos sens sont éveillés, mais lorsqu'un changement a lieu, on observe que les sens s'en rendent compte. Les sens nous avertissent si un certain son manque lorsqu'il doit être présent, ou si un certain goût n'est pas perçu ou si une certaine couleur semble suspecte. Dans le livre mentionné ci-dessus, un des auteurs parle d'une expérience personnelle « Recently, when i was visiting India, i bought some bottled water. I unscrewed the top, waiting for the familiar click sound that reassured me I was about to drink something fresh. When no sound came, I was frankly disconcerted, as if I'd be poisoned if I drank the thing. » (11) Donc, un autre exemple qui montre l'acuité de nos sens dans un monde qui demande leur bon fonctionnement: si on ne fait pas attention aux indices, le monde devient un piège.

Dans les œuvres d'Albert Cossery, le goût aide à peindre un monde partagé entre les riches et les pauvres de l'Égypte. Le manque du goût – le manque de nourriture – est souvent mentionné pour nous rendre conscients de la lutte et des souffrances d'un peuple. Les pauvres se plaignent du manque de nourriture et les riches sont décrits comme des gens gras, avec de gros ventres. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, la manière de percevoir un restaurant ou un bar est différente : pour les riches, c'est quelque chose de normal, ils sont habitués à avoir leurs ventres pleins, mais pour les pauvres, c'est presque un mirage, ils ne comprennent pas le

luxe, les lumières, « .... des spectacles insipides, des bars où l'alcool coûtait très cher, des cabarets aux danseuses faciles, des magasins de mode, des bijoutiers et même des affiches lumineuses. » (52-53)

Le désaccord entre le monde riche et le monde pauvre est étonnant – la perception de ce qu'il est normal d'avoir est différente. Les riches considèrent qu'ils ont le droit d'avoir au moins le minimum nécessaire : de l'eau potable, de la chaleur, de la nourriture, mais pour les pauvres, même le minimum nécessaire est vu comme un luxe, comme « presque un idéal. » (56) Les riches semblent détenir le monopole de la vie « l'air pur, l'eau potable, la lumière électrique, tout lui appartenait... La civilisation devenait spécialement terrible tout le long de la rue Fouad I-er et de la rue Emad-el-Dine » (52) Il y a aussi un chapitre entier qui s'appelle *Les affamés ne rêvent que de pain* parce que la nourriture manque et les gens souffrent de faim. Même les animaux sont affamés « Des chiens aussi rôdaient dans la ruelle, affamés, squelettiques et protégés par la gale. » (46) Les enfants souffrent et ils ont de faim aussi, ils sont maigres et tristes. Chaktour regarde son fils avec pitié parce qu'il connaît la vie dure de son enfant, il sait qu'il a froid, qu'il a faim et cela l'attriste énormément « Regarde cet enfant qui pleure. Il a sans doute froid, car il est nu sous sa robe. Il n'a pas mangé depuis ce matin. Mais c'est lui le porteur de miracles. C'est lui le sorcier de demain. » (64) Le manque de la nourriture pour son enfant dérange le père, l'attriste, mais, en même temps, lui donne de l'espoir. Il sait bien qu'ils ont touché le fond du trou et le petit enfant ne supportera plus ce destin cruel, il sait que l'enfant va lutter pour une meilleure vie « Qui sauvera l'enfant ? Eh bien l'enfant se sauvera de lui-même. L'enfant n'acceptera pas ce lourd héritage de notre misère. » (64)

De nouveau, on observe le concept identifié par Freud dans « Le moi et le ça » qui affirme que les sensations désagréables « tendent à imposer des modifications, elles cherchent à se décharger par tous les moyens. » (17) Les enfants - qui représentent l'avenir –

sont l'espoir de ce monde affamé. Ils n'accepteront plus le destin de leurs parents qui ont été privés du minimum nécessaire pour avoir une vie décente. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, l'image de la pauvreté qui entoure les gens et le goût de la poussière dans la bouche qui laisse une saveur amère « des tourbillons de poussière qui aveuglent, de la poussière qu'on respire, qu'on avale toujours et partout » (17) semblent inonder tous les cinq sens, semblent accabler l'être humain. Mais, il y a toujours l'espoir de la révolte, du sang jeune et de la passion latente qui changeront le destin de ce monde égyptien.

Albert Cossery joue souvent le rôle de ses personnages et quand il s'agit de la faim et de la condition difficile de son peuple, il adopte un double statut : il devient leur voix et leur serviteur modeste. Ses livres sont l'hommage qu'il peut rendre à son pays, ils sont le tribut et le travail de ses mains. Dans son imaginaire, il se met aux genoux devant la souffrance de son Égypte et il offre à ses compatriotes – même s'il peut le faire seulement dans son imaginaire – le pain quotidien. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, Cossery utilise la métaphore pour parler de la condition de son peuple. Il s'agit d'un homme-tronc<sup>11</sup> qui est mal traité par sa femme. Lorsqu'elle se fâche, elle lui refuse la nourriture. L'homme-tronc – le peuple égyptien – dépend entièrement de sa femme – le pouvoir, le gouvernement « Dans le logis voisin, l'homme-tronc se mit de nouveau à geindre ; il réclamait sa nourriture sur un ton de plus en plus larmoyant. » (135) La femme refuse toujours de le nourrir et elle quitte la maison. Le personnage interprété par Albert Cossery – Gohar – entre dans l'appartement de l'homme-tronc et commence à le nourrir « Gohar s'accroupit près de lui et, avec une délicatesse et une douceur presque maternelles, s'occupa à lui donner à manger. Il se conduisait avec l'homme-tronc comme il l'eût fait avec un enfant. » (190) Même si loin de l'Égypte réelle, Cossery se rappelle la faim qui est provoquée par le manque de nourriture, mais il se rappelle aussi un autre type de faim : la faim de liberté. Du même livre, on apprend

---

<sup>11</sup> Un homme-tronc est un homme sans bras ni jambe

que « L'homme-tronc mangeait avec un appétit féroce. » (191) Après s'être assuré qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour nourrir l'homme-tronc, Gohar – Albert Cossery – dit « Ce fut un honneur et un plaisir pour moi .... » (191) Dans ses œuvres, Cossery a fait les louanges de son pays, il a reconstruit ses pyramides pour qu'elles puissent immortaliser l'image de l'Égypte et, à la fin de sa carrière, c'était un honneur pour lui de dédier son écriture entière au pays qu'il n'a jamais oublié. Dans l'entretien *Albert Cossery – l'Égyptien de Saint-Germain* publié dans le Magazine Littéraire, Cossery affirme « Je ne suis pas parti du Caire pour quitter l'Égypte .... Je suis un écrivain égyptien qui écrit en français, comme il y a des écrivains indiens qui écrivent en anglais, et restent néanmoins très attachés à leur pays. » (n.pg.) Cossery a gardé, même à l'étranger, l'image de son pays dans son cœur.

Le thème de la nourriture qui est présente ou qui manque revient avec persistance dans ses œuvres. Quand elle est présente – sauf dans le cas des riches – elle est peu appétissante ou même dégoûtante. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, les oiseaux trouvent de la viande, mais elles emportent « ... dans leur bec un bout de viande avariée .... » (13) Parce que les gens mangent le même repas jour après jour, l'image de la même nourriture devient insupportable. Dans le livre mentionné ci-dessus, Yeghen vient chez sa mère qui est très pauvre et n'a pas autre chose à lui offrir que de la soupe aux lentilles. C'est toujours le même repas qu'elle lui offre, la nourriture bon marché du pauvre, mais Yeghen est dégoûté de leur condition sociale et de l'image que cette soupe représente « Manger de cette soupe ! Jamais. Plutôt crever de faim. Cette soupe cuisinée par sa mère était le suprême outrage porté à son optimisme ; elle puait les bonnes intentions et la misère respectable. » (48) Donc, la nourriture devient plus qu'une simple nourriture, elle devient l'image d'une certaine condition sociale.

Dans *Les couleurs de l'infamie*, on observe les conséquences du manque de nourriture : les gens recourent à la drogue pour faire disparaître la sensation de faim, pour



oublier leur pauvreté et leur misère ou ils essayent de se suicider pour échapper à une vie qui n'a plus rien à leur offrir. Dans le même livre, Cossery interprète le rôle du jeune Ossama qui a essayé de vivre une vie honnête, mais il n'a pas pu trouver de travail et il a été près de mourir de faim « Finalement, affamé et prêt au suicide (il était si facile de mourir en se jetant sous les roues de toutes ces voitures empressées à vous écraser), il s'était assis au bord d'un trottoir .... et attendait le passage d'un autobus .... » (569) Grâce à un autre voleur expérimenté qu'il a eu la chance de rencontrer plus tard ce jour, Ossama a renoncé à son geste suicidaire, a bien mangé la nourriture offerte par l'autre voleur et il est devenu lui-même un voleur « Ossama était un voleur ; non pas un voleur légalisé tel que ministre, banquier, affairiste, spéculateur ou promoteur immobilier ; c'était un modeste voleur aux revenus aléatoires ... » (536) L'autre voleur qui a sauvé sa vie le jour qu'il voulait se suicider et qui prétendait d'être un professeur de sociologie qui « enseigne à de jeunes garçons comment se débrouiller dans la vie » (603) lui a donné l'argent nécessaire pour manger « un plat de fèves dans un restaurant de voisinage. » (570)

Si les pauvres mangent de la soupe aux lentilles et des fèves, les riches remplissent leurs ventres de la nourriture la plus délicieuse « C'était un échantillon précieux de la confrérie des notables, un homme d'une cinquantaine d'années, grand et d'une corpulence avantageuse ... » (551) Le même homme qu'il observe pour qu'il puisse voler son portefeuille a « son visage aux traits bouffis par la graisse de somptueuses nourritures .... » (552) Il y a d'autres auteurs francophone comme Albert Memmi qui parle du visage qui trahit la bonne nutrition. Le goût – la nourriture ou le manque de nourriture – est lié au visuel. Dans le livre *La statue de sel*, les enfants pauvres sont maigres, mais les enfants riches, les collègues d'Alexandre, éclatent de santé. L'image des ses collègues riches est presque caricaturale : ils sont comme de gros bébés, très bien nourris. Il se moque de leur richesse qui est évidente même sur leurs visages. Les enfants pauvres sont maigres et pâles « Dans les

écoles de l'Alliance, nous étions en totalité malingres, la figure jaunâtre ou noire : mauvaise nourriture et air insuffisant. » (57) Lorsque les enfants riches ont les visages rouges et sains « Les joues rouges étaient la caractéristique de l'enfant idéal .... de l'enfant modèle de nos livres d'hygiène et des énormes bébés Nestlé, qui occupaient les murs de la ville. » (57) L'association avec des bébés montre la « dolce vita » de ces enfants riches qui n'ont pas de soucis, qui ne souffrent jamais de faim et qui ne savent pas apprécier la valeur de la nourriture ou de l'argent. Alexandre voit que leur vie n'est pas aussi dure que sa propre vie, ses yeux peuvent saisir, encore une fois, la grande différence entre lui « Il était difficile de déjeuner avec du pain et un sou .... » (50) et les autres – les enfants riches : « Trop bien nourris pour manger toutes les tablettes qu'ils achetaient, ils les revendaient pour deux sous à Lorient qui nous les offrait à trois. » (50)

Dans l'imaginaire de Cossery, rien ne se passe au hasard. S'il choisit de parler de la faim, c'est pour souligner un problème : il y a une conséquence de ce manque de nourriture. Les hommes pauvres choisissent la drogue et les femmes pauvres choisissent la prostitution. Les images des prostituées dérangent dans les livres de Cossery. Mais dans son Égypte imaginaire, il a choisi de décrire tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu et tout ce qu'il a éprouvé dans l'Égypte réelle. L'Égypte imaginaire garde les fragments de vie de l'Égypte réelle avec la beauté aussi bien qu'avec les problèmes. Dans *La violence et la dérision*, la faim pousse vers la drogue ou vers la mendicité « ce n'était qu'un va-nu-pieds, perpétuellement affamé, et dormant à même le trottoir ; il vivait de rapines et de mendicité. » (196) La drogue tient la place de la nourriture pour ceux qui sont extrêmement pauvres. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, Gohar parle de la faim « Non, ce n'était pas la faim. La faim n'avait aucun effet sur lui, il pouvait subsister plusieurs jours rien qu'avec un morceau de pain. » (15) La drogue peut résoudre son problème, peut modifier l'univers plein d'amertume de sa vie ; la drogue – tout comme le sommeil – offre la chance d'échapper dans

une autre réalité où la vie n'est plus cruelle « .... celui-ci la prit sans mot dire, la roula entre ses doigts pour en faire une boulette ... Déjà il sentait la vie revenir lentement en lui, le sang affluer dans ses veines atrophiées. Il ferma les yeux .... » (83)

Dans *The Taste for Civilization: Food, Politics, and Civil Society*, Janet Flammang affirme « Thoughtfulness and generosity .... are two virtues given high priority during table activities. It is good to think about the food and beverage preferences of the group, about fair shares, about the common good. » (12) Alors, le dîner est plus qu'un ensemble des gens qui mangent: c'est un partage, une communion, un acte qui devrait mettre sur pied d'égalité chaque personne à la table. Le pain – le symbole du bien commun – devrait être partagé entre les gens qui mangent ensemble. Est-ce que le peuple égyptien partage la même table ou y a-t-il un côté réservé aux riches et un réservé aux pauvres ? Dans ses livres, Cossery a essayé de peindre, grâce au goût, la grande table où le bien commun est distribué seulement parmi les riches. Les miettes sont réservées aux pauvres, l'injustice est évidente encore une fois, la réalité est dure. Dans le livre *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, Raymond Espinose affirme « Car Al Qahira (la Triomphante, autre nom de la capitale), c'est aussi et surtout la misère. C'est autour de cette notion que tourne Cossery. Et il ne cesse d'y revenir. Mais il s'agit d'une misère particulière, dépouillée de tout accent tragique .... une misère gaie. » (10) La faim est présente, mais quand même, l'espoir n'est pas perdu parce que, dans l'Égypte récréée dans ses livres, on a l'humour et, le goût délicieux d'une bonne farce est l'arme parfaite.

## Chapitre 5. Le toucher

« Touch is a primary process by which humans gather information about the world. » - *The Ethical Use of Touch in Psychotherapy* (3)

Dans les livres d'Albert Cossery, le toucher connaît trois dimensions principales : toucher comme une manière de connaître, toucher pour punir ou pour supprimer une révolte et toucher pour exprimer la tendresse, l'amour. Les êtres humains touchent pour s'assurer de ce qu'ils voient, le toucher confirme l'existence d'un objet. Les grandes questions de l'humanité tournent autour de l'existence ou de la non-existence de ce qu'on ne peut pas voir ou toucher. On a besoin de la tangibilité, on veut que les cinq sens puissent confirmer l'existence de quelque chose ou de quelqu'un pour le rendre réel, plausible. Si on ne peut pas toucher directement, on veut, au moins, que quelqu'un soit touché et confirmé pour nous. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, il y a des gens qui croient seulement en ce qu'ils peuvent voir ou toucher. Pour accepter que quelque chose existe, il doit être tangible «...Hanafi, ne voulait ni connaître, ni comprendre. Ça ne compte pas. La seule réalité qui compte, c'est le sein palpable, dur de la femelle. C'est sa croupe volumineuse et son ventre profond comme le songe qui naît de la fumée du haschich. » (26)

Dans *The Ethical Use of Touch in Psychotherapy*, les auteurs affirment «In many respects, touch is primarily a visceral<sup>12</sup> experience, especially when paired with intense emotions. » (4) Alors, l'expérience de toucher ou d'être touché provoque des sentiments intenses. On a les facettes différentes du toucher : la violence, la tendresse ou même le manque du toucher, l'ignorance. La mémoire collecte tous sentiments, toutes réponses au toucher.

---

<sup>12</sup> According to the online dictionary Merriam-Webster, it means "not intellectual, dealing with crude or elemental emotions"

Le toucher peut guérir ou détruire, il peut donner de l'espoir ou effacer tout espoir, il peut exprimer la violence, la haine ou la tendresse, l'amour. Dans les œuvres d'Albert Cossery, il y a de différentes manières d'interagir : frapper, être violent ou caresser, être gentil. Zouba, un personnage du livre *Les hommes oubliés de Dieu*, parle avec Hanafi – qui a besoin d'argent – et, au moment où Hanafi lui confesse qu'il veut rentrer chez lui pour battre sa femme, il devient confus « Pourquoi, c'est elle qui a l'argent ? » (15) Mais, la réponse contredit sa présomption « Non, c'est ma belle-mère. Et elle n'aime pas voir battre sa fille. Elle a du cœur. Alors tu comprends ? » (16) Dans le livre *La maison de la mort certaine*, on est le témoin d'une situation où les femmes frappent aussi leurs maris. Soliman El Abit a plusieurs femmes et enfants « Il avait eu plusieurs femmes légitimes, et le nombre de ses enfants était vraiment incalculable. Les éléments de cette exorbitante progéniture se trouvaient disséminés un peu partout dans différents quartiers de la ville, et Soliman El Abit n'arrivait pas à les dénombrer, ni même à les reconnaître. » (332) Albert Cossery adopte le rôle de spectateur et il regarde avec nostalgie et en souriant, comme d'habitude, le spectacle du monde qui renaît dans son Égypte imaginaire. Il se rappelle tous ces événements, tout ce qu'il décrit relève du déjà-vu. Il regarde le spectacle du monde, mais en même temps il revit, grâce au rôle qu'il interprète, les sensations d'autrefois. Tout comme Soliman El Abit, Albert Cossery a aimé la compagnie des femmes. Dans l'entretien *Albert Cossery – L'Égyptien de Saint-Germain*, il affirme « Et j'aime les femmes. Je n'ai jamais pu me passer de leur compagnie. Elles viennent, elles s'en vont, je n'ai jamais eu d'ennuis avec elles. » (n.pg.)

Soliman El Abit adore les femmes et les femmes l'adorent à leur tour, donc elles se disputent son amour. S'il ne passe pas assez de temps avec une d'elle, la femme se révolte et le frappe « Malheureusement, il y en avait une – une pure négresse, spécialement nocive – qui continuait encore à l'assaillir. » (332) Les femmes commencent aussi à se frapper entre elles pour réclamer l'amour de leur mari « .... finissaient même par se battre entre elles. »

(332) Alors, les conflits conjugaux connaissent aussi l'autre côté: les femmes frappent leurs maris à cause de leur jalousie. Grâce à ces descriptions, on apprend les coutumes de l'Égypte : apparemment, il était normal pour un homme d'avoir plusieurs femmes légitimes. Cossery décrit la vie personnelle des Égyptiens, et, grâce au toucher, on a la chance de connaître une autre facette, très intime, de la vie égyptienne. La plupart des incidents entre les femmes égyptiennes se passent à cause des injures qu'elles s'adressent quand elles se fâchent. Premièrement, elles commencent à s'insulter, puis, elles se battent « La femme de Soliman El Abit comprit aussitôt que les insultes ne pouvaient rien contre de semblables arguments. Elle s'élança sur la femme de Rachwan Kassem. Celle-ci la voyant venir déposa son malheureux enfant sur le sol, et l'attendit de pied ferme. Elles s'engagèrent dans une lutte acharnée. »

(379) Le tempérament égyptien est reflété dans le comportement des gens : ils sont très passionnés et ils ne souffrent pas en silence. Leur colère, autant que leur tendresse se manifeste avec ardeur. Les femmes giflent quand elles s'énervent ou quand elles veulent « éduquer » leurs enfants qui se comportent comme de petits sauvages « Les enfants .... les poussaient au massacre. Celles-ci distribuaient à tour de bras des gifles magistrales. Les cris et les hurlements se succédaient à une cadence spasmodique. » (325,326)

Quand il s'agit de la violence en Égypte, la police ne peut pas manquer. Cossery est connu pour avoir eu un grand mépris pour toute forme d'autorité, spécialement la police et le gouvernement. Dans ses livres, il adopte le rôle des gens qui jouent des farces pour agacer la police. Il joue le rôle de Karim, un jeune homme qui fabrique des cerfs-volants, dans le livre *La violence et la dérision*. Karim a improvisé un faux mendiant et l'a mis au coin de la rue après le décret du gouverneur qui voulait exterminer « cette race pacifique. » (174) Le gendarme s'aperçoit du mendiant, mais il ne se rend pas compte de la farce. Il commence à crier des injures, et parce que le faux mendiant ne bouge pas, il s'énervé et commence à le frapper « Le gendarme, voyant l'inanité de ses invectives et de ses injonctions, finit par lui

donner un coup de pied, puis un second, pour le tirer de cette inertie provocatrice. » (174,175)

La tête du mannequin se détache du corps, et, pour un instant, le gendarme croit l'avoir tué, mais il ne s'inquiète pas trop « Un mendiant mort, c'était moins que rien ... » (175) La foule montre son mépris contre l'attitude du gendarme et elle condamne son geste « La foule .... poussa un cri d'horreur et manifesta son indignation par un déluge d'insultes à l'adresse du gendarme. » (175)

Albert Cossery se sert d'un personnage du livre *Un complot de saltimbanques* pour décrire le toucher de la nostalgie. Il s'identifie avec un jeune homme qui a quitté l'Égypte pour étudier à l'étranger, tout comme lui, et a choisi d'abandonner ses études – sans annoncer sa famille – et de jouir de la vie. À la fin de ses études fictives, il décide de fabriquer un faux diplôme pour son père « En conséquence, il ne s'était inscrit dans aucune université, n'avait acheté aucune livre de chimie, mais, par contre, une garde-robe élégante et coûteuse indispensable à son goût du panache. » (430) La nostalgie touche l'âme d'Albert Cossery qui trouve dans son écriture autobiographique une sorte de thérapie : il écrit pour se confesser et pour revivre, grâce à son imaginaire et à ses personnages, la vie égyptienne, les événements du passé. La mémoire a la force de tourner la roue du temps. Le passé redevient le présent ; le temps ne s'écoule plus, on entre dans l'atemporalité que l'écriture peut offrir comme le don suprême à un écrivain. Le toucher peut être aussi le porteur de la mort. Dans le livre *Mendiants et orgueilleux*, Gohar a besoin de la drogue et il choisit de tuer la jeune prostituée Arnaba pour voler ses bracelets « Ses mains l'avaient agrippée à la gorge avant qu'elle eût le temps de crier. » (38) Cossery remarque les effets de la pauvreté : elle pousse les gens à des gestes extrêmes comme le crime. La police traite les effets de la pauvreté avec violence, au lieu d'éliminer ses causes. S'installe alors le cercle vicieux de la violence où tout problème est « résolu » avec un coup de poing. Les gens qui sont les suspects du crime arrivent à la poste de police et ils sont battus « La première gifle manqua lui emporter la tête ; il ressentit

une douleur atroce, qui fut aussitôt neutralisée par une seconde gifle, puis par toutes celles qui suivirent. » (203, 204)

L'autre facette du toucher est la tendresse, l'amour, l'amitié. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, Raya, la petite amie de Sayed Karam, est malade et elle est vue comme le symbole du peuple égyptien, alors, quand Cossery dit que Raya a besoin des caresses, il transmet le message que le peuple égyptien a besoin de l'amour, de la compassion pour guérir. Les gens sont pauvres, mais le toucher peut aider, il peut caresser l'enfant qui pleure, le père inquiet et les gens affamés. Dans *Les hommes oubliés de Dieu*, la chaleur du toucher peut ranimer le peuple moribond – Raya – et peut rallumer le feu latent dans son âme « Elle savait qu'elle n'avait plus beaucoup de temps à vivre, mais, maintenant qu'elle vivait, elle avait surtout besoin de caresses. Elle opposait ainsi à la mort un corps plein de désirs. Il lui semblait que la mort ne pouvait l'atteindre, tant que son corps tressaillirait de volupté. » (106) L'amour peut devenir l'antidote contre la mort, contre le désespoir. Le toucher peut guérir et ranimer un peuple qui souffre. Dans le livre *The Ethical Use of Touch in Psychotherapy*, les auteurs parlent des réactions puissantes que les êtres humains ressentent après avoir reçu le toucher d'un autre être humain « Knable (1981) documented identifiable changes in blood pressure, heart rate, and respiratory rate in severely ill patients when nurses held their hands for up to 3 minutes. » (6) Le toucher peut toucher les vies, il peut ranimer et guérir s'il transmet de l'amour et de l'espoir.

Dans les livres de Cossery, on a aussi le côté amusant du toucher tendre. La presse dans un tramway offre le moment opportun pour s'approcher des autres passagers. El Kordi, un personnage du livre *Mendiants et orgueilleux*, se trouve « .... coincé entre un petit fonctionnaire somnolent, pourvu de lunettes, et une grosse commère à la mélaya délavée, sentant l'oignon, et dont la jambe frottait systématiquement contre la sienne. » (144) Encore une fois, les fragments de la vie quotidienne donnent l'impression de réalité, elles



construisent un univers parfait pour Albert Cossery et pour ses personnages. L'écrivain peut adoucir sa nostalgie en revivant des moments spécifiques à son pays natal. Son refuge, l'imaginaire de ses nouvelles, l'aide à transcender le temps et l'espace.

Il y a aussi « la zone grise, » le manque du toucher : l'ignorance, la distance, le manque d'aucun contact. Par exemple, les riches gardent leur distance et leur monde est séparé de celui des pauvres. Ils vivent dans le même pays, mais quand même c'est comme le jour et la nuit qui ne se touchent pas. Une manière de décrire cette rupture entre les autorités et le peuple, entre les riches et les pauvres dans *Les hommes oubliés de Dieu* est la manière d'ignorer le mécontentement du peuple qui réclame ses droits à une meilleure vie. Les balayeurs rencontrent l'opposition des gendarmes au moment où ils demandent une augmentation « Ils avaient donc réclamé une demi-piastre d'augmentation .... C'était une idée à eux, presque un idéal. » (56) Mais cette demande va coûter cher : les gendarmes les frappent et mettent fin à leur revendication « ....arrivèrent des gendarmes. La bataille dura près d'un quart d'heure.... » (57-58).

Ce qui étonne est la conséquence de cette révolte : les blessés sont ignorés parce qu'ils sont pauvres, mais les gens appellent une ambulance pour une femme riche qui a vu le spectacle dégoûtant de la révolte des balayeurs et s'est évanouie « On envoya chercher l'ambulance, non pour les blessés, mais pour une dame évanouie de colère en apprenant la révolte des balayeurs. Tout cela se termina au grand avantage du gendarme Gohloche qui fit preuve en l'occurrence d'une brutalité excessive et désintéressée. » (58) Cossery décrit avec grâce et subtilité la rupture entre les pauvres et les riches en se servant du toucher. Il nous présente le tumulte de la vie, la lutte et les stratifications sociales du monde Égyptien et, à l'aide de son esprit sarcastique, il se moque de l'indifférence et de l'aveuglement des riches. Le peuple, même s'il est pauvre et opprimé, connaît le toucher de la paix. Les riches et les autorités ne peuvent pas comprendre la joie, l'humeur et la paix des pauvres, ils croient qu'on

a besoin de richesse, d'opulence pour être heureux et pour jouir pleinement de la vie. L'homme-tronc du livre *Mendiants et orgueilleux* éblouit Nour El Dine, un gendarme qui rend visite à Gohar, à cause de sa bonne humeur. Il chante et il rit en dépit de sa condition physique et de sa pauvreté. Aux yeux des autres, il est un monstre, une personne hideuse qui a été dépouillée par la vie de tout bonheur. Mais, Gohar – le personnage interprété par Albert Cossery – comprend la raison de son bonheur : plus on possède, plus on a à perdre. Alors, si on n'a rien, on n'a rien à perdre. Les biens matériels, un corps parfait, une famille – voilà l'idée que la majorité de gens ont du bonheur. Albert Cossery, au contraire, pense qu'on ne peut pas avoir de la paix dans notre vie tant qu'on possède parce qu'on ne possède rien, au contraire, on est possédé.

Dans l'entretien *Albert Cossery – l'Égyptien de Saint-Germain*, il affirme « Les personnages sont là pour exprimer mes idées. J'aimerais qu'après avoir lu un de mes livres, les gens n'aillent pas travailler le lendemain, qu'ils comprennent que l'ambition de vivre est suffisante, que nulle autre ambition ne vaut ! » (n.pg.) Donc, l'homme-tronc - qui symbolise le peuple égyptien - chante parce qu'il a connu le toucher de la paix : il n'a plus rien à perdre, donc il est libre. Gohar affirme « Ce monstre possède un avantage sur nous, monsieur l'officier. Il connaît la paix. Il n'a plus rien à perdre. Songe qu'on ne peut plus rien lui enlever. » (194) Le gouvernement peut s'emparer de tout bien matériel, il ne peut pas quand même dérober au peuple ce qu'il a de plus précieux : la paix et la joie qu'il garde malgré toutes les difficultés de la vie.

Le toucher, tout comme les autres quatre sens, peut recréer un monde, peut offrir une deuxième chance à quelqu'un qui veut revivre les sensations d'autrefois. Dans *Discovering the body's wisdom*, Mira Knaster parle du toucher comme une manière de raviver la mémoire: le passé est accessible encore une fois et on a une deuxième chance de l'approcher « You can respond differently than you had to long ago, and you can become free to live your

life without that shadow following you around. » (115) Donc, l'écriture de Cossery est thérapeutique : elle lui donne la chance de guérir les blessures de son passé et d'adoucir sa nostalgie. Il partage ses sentiments et ses idées les plus cachés, il se confesse et, ainsi, il reçoit la rédemption. L'ombre du regret disparaît: le fils prodigue retrouve son chemin et il rentre chez lui, en Égypte, dans l'imaginaire de ses œuvres.

## Conclusions

Dans ses œuvres, Albert Cossery approche le sujet de son départ de l'Égypte et il utilise son écriture comme une forme de thérapie. Il a la chance de revivre, grâce à ses personnages, les moments de son passé dont il se sent coupable. En parlant de son passé et en approchant encore une fois les événements et les personnes de son pays, il réussit à adoucir le regret et la nostalgie et il reçoit une deuxième chance. Il confronte son passé, et, ainsi, guérit son cœur. En écrivant sur son pays, il confesse publiquement qu'il n'a pas oublié l'Égypte ou son identité. Dans l'entretien *Albert Cossery – l'Égyptien de Saint-Germain*, il affirme « Je préserve mon identité orientale. Je suis comme mes personnages. » (n.pg.) Donc, Cossery exprime sa philosophie de la vie grâce à ses personnages qui le représentent. Dans le même entretien, il a affirmé « Je n'ai jamais été l'esclave de rien ni de personne. C'est la possession qui vous rend esclave. C'est la raison pour laquelle j'ai toujours vécu à l'hôtel, où même les meubles ne m'appartiennent pas. » (n.pg.) Cossery n'a pas été l'esclave de rien ni de personne, et il a aussi réussi de ne pas être l'esclave du temps ni de l'espace. Il a pu arrêter le temps en liant son passé à son présent et il a pu dépasser les frontières de l'espace en créant son propre monde – tangible, et presque palpable grâce aux cinq sens – où il a continué à vivre entouré par ses souvenirs. La mémoire a été son ami fidèle - Cossery a été capable de se souvenir de tout ce qu'il a vu et vécu en Égypte.

La culture égyptienne, les fragments de la vie quotidienne, le langage, tout prend vie dans ses œuvres ; on est transporté en Égypte grâce à ses descriptions photographiques. Le spectacle du monde a été le centre de ses préoccupations, mais il a fait partie aussi de ce spectacle du monde à travers ses personnages, donc son écriture devient autobiographique. Le monde spirituel l'a aussi intéressé, mais pas autant que l'état cru de l'existence humaine, pas

autant que l'étonnant spectacle du monde. Pour Cossery, le peuple qui porte les traditions de son pays devient le sujet fascinant de son travail. Le peuple représente l'Égypte et le peuple représente aussi Albert Cossery.

Cossery est capable de reconstruire les pyramides dans ses œuvres grâce aux cinq sens qui reflètent le monde égyptien. Chaque sens porte un message, chaque sens devient le miroir d'une tradition. Les pyramides ont été considérées le lieu où la magie prenait place, le lieu qui faisait la transition entre deux mondes pour le roi : il quittait le monde terrestre, mais il continuait à vivre, grâce aux pyramides, dans un autre monde. Les œuvres de Cossery représentent les pyramides où l'écrivain reçoit le pouvoir magique de transcender le temps. Il devient le démiurge qui continue à vivre dans son Égypte imaginaire avec son peuple égyptien qui devient immortel tout comme lui. Ses œuvres sont la capsule témoin, le lieu qui préserve le patrimoine égyptien : des images, le langage, les traditions, les superstitions et des fragments de la vie quotidienne. Tout est immortalisé et préservé pour les générations prochaines, pour ceux qui déterreront la capsule témoin dans le futur. Les pyramides transforment donc toute perception sur le temps et l'espace, elles défient l'écoulement du temps et aident le roi et son peuple égyptien à entrer dans l'intemporalité, dans la vie éternelle.<sup>13</sup>

Pour bâtir un monde, un univers, on a besoin d'une plateforme. La base de l'écriture cosserienne est le peuple égyptien. Cossery construit les pyramides encore une fois, dans ses livres, à l'aide du peuple égyptien: les ramasseurs de mégots, les pauvres, les mendiants, les voleurs, « the underground. » Ce n'étaient pas les rois qui ont construit les pyramides en Égypte, mais le peuple. Les rois ont ordonné, mais c'était le peuple qui a bâti l'image de

---

<sup>13</sup> Selon l'information trouvé dans l'article « Why the Egyptians built the Pyramids », on apprend que « the Pyramids were called "Houses of Eternal Life" and they were built to ensure that the pharaoh would become immortal. Egyptians believed that if the pharaoh became immortal, all of the people who lived during his reign would be immortal as well. » (1)

l'Égypte – les pyramides. Dans les livres d'Albert Cossery c'est aussi le peuple qui nous offre l'image de l'Égypte. Il est le miroir de ses traditions, de ses coutumes et le porteur de sa culture. Les pyramides sont le symbole de la synesthésie<sup>14</sup> présente dans les œuvres d'Albert Cossery. Chaque plateforme d'une pyramide est connectée à la suivante, en formant ainsi une construction durable qui défie le temps.

L'écrivain étonne avec ses descriptions simples, mais profondes. Pour lui, la vie est aussi belle et simple, ce sont les gens qui la compliquent en essayant de posséder de plus en plus, en oubliant de s'arrêter de temps en temps pour admirer le spectacle du monde. Dans l'article *Qui se souviendra d'Albert Cossery ?* Nadia Agsous affirme «J'ai retrouvé un tas de documents dont des petits carnets où il écrivait notamment lorsqu'il avait perdu l'usage de la parole. Il notait très souvent la phrase suivante: "qui se souviendra d'Albert Cossery?" Ce qui dénote l'existence d'une volonté de savoir quelle trace il laisserait après sa mort. » (n.pg.) L'empreinte d'Albert Cossery restera sans doute sur la littérature égyptienne. Il est le Sphinx qui a veillé sur son pays et sur son peuple pour s'assurer de leur bonheur, il est celui qui a chanté les louanges de l'Égypte et celui qui a vu dans le peuple égyptien le porteur d'une culture entière.

---

<sup>14</sup> Selon le dictionnaire encyclopédique « Le Petit Larousse en Couleurs », la synesthésie est l'association spontanée par correspondance de sensations appartenant à des domaines différents (981)

## Endnotes

1. Pour plus d'information sur la note de bas de page numéro 1, consultez *Eyewitness Introduction to Egypt : The Gift of the Nile*. Brown, Geraldine, ABNF Journal. Fall 2009. Vol.20. Issue 4. P.112-114.3p. (p.1-4)
2. En ce qui concerne la note de bas de page numéro 5, consultez *Spatio Temporal and Environmental Factors Influencing Macroalgal B Diversity in the Red Sea, Egypt*. Issa, Ahmed A. ; Hifney, Awatief F. ; Abdel-Gawad, Khayria M. ; Gomaa, Mohamed, Academic Journal. Botanica Marina. 2014. Vol. 57. Issue 2. P 99-110. 12 p. DOI : 10.1515/bot-2013-0107 (p. 1-3)
3. Pour une explication détaillée du concept « mnemonic, » mentionné dans la note de bas de page numéro 9, consultez *Try to Remember*. Evans, Suzy, American Theatre. Apr.2014. Vol. 31. Issue 4. p. 58-59.2 p. (p.1-3)
4. Pour une analyse pertinente de la répudiation, mentionnée dans la note de bas numéro 10, consultez *There Is No Stranger to Marriage Here !: Muslim Women and Divorce in Rural Zanzibar*. Stiles, Erin. Africa (Edinburgh University Press). Academic Journal. 2005. Vol. 75. Issue 4. p. 582-598. 17 p. (p. 1-19)
5. Le concept du toucher comme guérison, mentionné dans la note de bas numéro 12, est abordé en détail dans *The Effect of Relationship Status on Communicating Emotions Through Touch*. Thompson, Erin H. ; Hampton, James A. Academic Journal. Cognition & Emotion. Feb. 2011. Vol. 25. Issue 2. p. 295-306. 12 p. DOI : 10.1080/02699931.2010.492957 (p. 1-13)



## **Bibliographie**

- Agsous, Nadia. *Entretien avec Frédéric Andrau à propos de monsieur Albert. La cause littéraire*. 2013. Imprimé.
- Bécheur, Ali. *Le Paradis des Femmes*. Tunis: Editions Elyzad, 2006. Imprimé.
- Berger, John, et al. *Ways of Seeing: Based on the BBC Television Series. Penguin Books*. n.d. Imprimé.
- Biava, Laurence. *Monsieur Albert Cossery, une vie. Frédéric Andrau. La cause littéraire*. n.d.
- Cossery, Albert. *La maison de la mort certaine*. Editions Gallimard, 2005. Imprimé.
- . *La violence et la dérision*. Editions Gallimard, 2005. Imprimé.
- . *Les couleurs de l'infamie*. Editions Gallimard, 2005. Imprimé.
- . *Les fainéants dans la vallée fertile*. Editions Gallimard, 2005. Imprimé.
- . *Les hommes oubliés de Dieu*. Editions Joelle Losfeld. La Chapelle Montligeon, 2000. Imprimé.
- . *Mendiants et orgueilleux*. Editions Gallimard, 2005. Imprimé.
- . *Un complot de saltimbanques*. Editions Gallimard, 2005. Imprimé.
- Cossery, Albert, L'Egyptien de Saint-Germain. *Magazine-littéraire.com*. 24 06 2008. Imprimé.
- Cowart, David. "Literary Symbiosis: The Reconfigured Text in Twentieth-Century Writing." *University of Georgia Press* 2012. Imprimé.
- Engen, Trygg. *Odor Sensation and Memory*. New York, 1991. Imprimé.
- Espinose, Raymond. *Albert Cossery, une éthique de la dérision*. Paris: Orizons, 2008. Imprimé.
- Ferniot, Christine. *Mendiants et orgueilleux - Albert Cossery*. Telerama, 2013. Source web.
- Flammang, Janet. *The Taste for Civilization: Food, Politics, and Civil Society*. University of Illinois, 2009. Imprimé.
- Freud, Sigmund. *Essays de psychanalyse. Essai 3 - Le moi et le ça*. Classiques, 1923. Source web.
- Hickman, Brynie Faith. *Brain Sense: The Science of the Senses and How We Process the World Around Us*. New York, 2009. Imprimé.
- Houssin, Xavier. "Albert Cossery: si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas." *Le Monde* 2006. Source web.
- Howells, R and J Negreiros. *Visual Culture*. UK, 2003. Imprimé.
- Hunter, Mic and Jim Struve. *The Ethical Use of Touch in Psychotherapy*. Sage Publications, 1998. Imprimé.

- Interview télévisée avec Albert Cossery*. Dir. Pierre-Pascal Rossi. Perf. Albert Cossery. 1991. Source web.
- JR. "Why the Egyptians Built the Pyramids." *Skeptic* n.d.: Vol.8 Issue 2, p.98. 1/2p. Source web.
- Knester, Mirka. *Discovering the Body's Wisdom*. Inner Traditions International, Rochester, 1993. Imprimé.
- LaBelle, Brandon. *Acoustic Territories: Sound Culture and Everyday Life*. New York, 2010. Imprimé.
- Le Petit Larousse en couleurs, Dictionnaire encyclopédique. Belgique, 1994. Imprimé.
- Leroy, Jean-Claude. *Albert Cossery ou l'efficacité révolutionnaire, itinéraire d'un écrivain égyptien de langue française*. 2011. Source web.
- Lescaut, Iléna and Luc Barbulesco. "In memoriam. Dernière interview d'Albert Cossery." *Fenêtres francophones* 2008. Source web.
- Lindstrom, Martin and Philip Kotler. *Brand Sense: Sensory Secrets Behind the Stuff We Buy*. New York, 2005. Imprimé.
- Magedanz, Stacy. *Cliffs Notes on Saint Augustine's Confessions*. n.d. Source web.
- Malraux, André. *La condition humaine*. Editions Gallimard, 1946. Imprimé.
- Marks, Laura. *Touch: Sensuous Theory and Multisensory Media*. The University of Minnesota Press, 2002. Imprimé.
- Meddeb, Abdelwahab. *Printemps de Tunis. La métamorphose de l'histoire*. Paris: Editions Albin Michel, 2011. Imprimé.
- Memmi, Albert. *La statue de sel*. France: Editions Gallimard, 1996. Imprimé.
- Murakami, Takashi. 2007.
- Proust, Marcel. *Du côté de chez Swann*. Editions Gallimard, 1987.
- Schwenger, Peter. *At the Borders of Sleep: On Liminal Literature*. University of Minnesota Press, 2012. Imprimé.
- Sterne, Jonathan. *The Sound Studies Reader*. Routledge, 2012. Imprimé.
- Subin Della, Anna. *God is with Lazy*. 2013. Source web.
- . "Teeth Marks: Three Early Poems by Albert Cossery." *The Paris Review Daily* 2013. Source web.
- Sweeney, Deborah. "Walking Alone Forever, Following You Gender and Mourners' Laments from Ancient Egypt." *Journal of Gender Studies in Antiquity. Tel Aviv University*. (2001): Vol.2, p.27-48.22p. Imprimé.
- Voegelin, Salomé. *Listening to Noise and Silence: Towards a Philosophy of Sound Art*. New York, 2010. Imprimé.

Waters, Alyson. "The Colors of Infamy." *Academic Journal* (2007): Vol.51 Issue 1, p.167-176.10p.  
Source web.

## **Vita**

Lavinia was born in Romania. She graduated in her home country from “Vasile Goldis University Romania” with a B.A. in English Language and Literature, and History. Before relocating to the United States, she used to teach English and French as second languages in her hometown.

She has been accepted to the Ph.D. program in French & Francophone literature with a second concentration in Linguistics at the University of Tennessee. In 2013, she was responsible for teaching the “Langage café” sessions to undergraduate students, and currently she is a Graduate Teaching Associate in the French Masters program, and she is teaching undergraduate level French at the University of Tennessee.